

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:  |                                     | Pagination continue.  |

# TONKOUROU

## ÉTUDE-CRITIQUE

### I

Dans son introduction à la critique des œuvres de François Coppée, M. Jules Lemaitre constate avec peine qu'on ne lit plus guère les poètes en France ; qu'à part quelques rares célébrités du Parnasse, c'est tout au plus si des poètes comme Anatole France, Catulle Mendès et Armand Silvestre connaissent les douceurs de la seconde édition.

Cette remarque de l'auteur des *Contemporains* à l'adresse des poètes français, peut s'appliquer avec encore plus de raison à leurs frères des bords du Saint-Laurent.

Le Canada compte beaucoup de poètes, et, pour ne parler que des contemporains, MM. Fréchette, Lemay, Sulte, Chapman, Routhier, Poisson, Legendre, Gingras—j'en oublie peut-être—ont enrichi nos lettres d'excellents recueils de poésies. Combien parmi eux ont atteint leur troisième édition ? Un seul, seulement, M. Fréchette. Tous les autres sont encore en contemplation devant leur première édition, et si M. Pamphile Lemay a pu publier récemment sous le titre *Tonkourou*, la deuxième édition de son poème *Les Vengeances*, nous pouvons crier merveille, tant il est vrai qu'ici comme en France, les poètes ne sont généralement lus que par les poètes.

La nouvelle édition du poème de M. Lemay a fait peu de bruit. La plupart des journaux ne lui ont consacré que quatre lignes quand ils en trouvaient cent pour nous tenir au courant des exploits d'un vulgaire assassin. Vraiment, l'auteur des *Essais Poétiques*, d'*Une Gerbe*, des *Fables canadiennes*, des excellentes traductions d'*Évangéline* et du *Chien d'Or* méritait mieux que cela. Sans doute, *Les Vengeances* avaient cueilli dès leur apparition, en 1875, une abondante moisson d'éloges, trop abondante même, si on se rappelle bien les nombreux hors-d'œuvre, les longueurs, les vers prosaïques et ébauchés qui émaillaient alors ce poème franchement canadien, mais il ne pouvait y avoir là, après tout, qu'une bien faible raison de laisser passer *Tonkourou* inaperçu, surtout lorsque nous savions

que cette deuxième édition apportait de notables changements à la première.

*Les Vengeances* renfermaient près de huit mille vers, *Tonkourou* ne nous en offre qu'environ quatre mille, et sur ces quatre mille, les deux tiers sont entièrement nouveaux ou n'ont qu'une faible parenté avec les alexandrins de 1875.

Toute la différence entre la première et la seconde édition d'une œuvre littéraire canadienne n'existe généralement que sur la couverture du livre, où l'on voit le chiffre 2 se substituer au chiffre 1 pour tenir compagnie au mot édition, parfois l'auteur se hasarderà à peigner une épithète par trop échevelée, à passer un trait de plume sur une période trop criarde, mais ce sera tout. M. Lemay a donc fait mieux que cela puisqu'il a rayé impitoyablement la moitié de son poème et passé au tamis l'autre moitié. Il me semble que ce seul fait aurait dû être suffisant pour induire le public lettré à rendre justice à l'auteur de *Tonkourou*, car un si bel exemple de condescendance aux sages conseils de la critique et une tendance si marquée vers la perfection, ne se voient pas tous les jours, aussi, à cause de cela, il sera beaucoup pardonné à M. Lemay.

Mais précisons davantage les changements opérés dans la nouvelle édition des *Vengeances*. Tout d'abord le titre du poème est changé. Autrefois on l'appelait *Les Vengeances*, aujourd'hui ils l'appellent *Tonkourou* ! Est-ce un progrès ? Je ne le crois pas. Le vieux titre à mon avis était de beaucoup préférable, et je ne suis pas le seul à penser de la sorte. Un de mes amis, poète à ses heures, et ne dédaignant pas le jeu de mot, me disait encore dernièrement : — Mais ce titre baroque *Tonkourou*, n'excite-t-il pas ton courroux ? si tu savais comme il excite le mien !

Puisque M. Lemay tenait tant à voir figurer le huron de Lotbinière sur le premier feuillet de son volume, que ne lui donnait-il un nom plus acceptable ? Il a bien fait passer la plupart de ses autres personnages par un nouveau baptême : Simon Langlois est devenu Lacroix pour rimer richement avec "je crois," le bedeau Peroche a changé son *r* en *l* pour mieux s'accorder avec sa "cloche," et, pour une raison ou pour une autre Jos Fanfan n'est-il pas devenu José Lord ? Edouard Pierre, Léandre Abel ? Beudet, M. Poudrier ? le petit-Nôt, Lanctôt ? Pourquoi ce pauvre *Tonkourou* a-t-il été oublié ? la parenté de son nom avec le vieux poème *Kourouglou* des Orientaux aurait dû pourtant toucher la corde sensible de notre poète !

Malgré cette petite restriction et deux ou trois autres que j'aurai

l'occasion de faire plus loin, j'approuve toutes les modifications que M. Lemay a fait subir à ses premières *Vengeances* : les funérailles des commères de Lotbinière, la Lalal, la Ledroit, la femme Gagnon, Marguerite Josine, la mère Blais, la Davérique ; l'exécution en grand des comparaisons ridicules, des épithètes oiseuses, des vers chevillés et indigestes ; l'émigration du chant XXXIII de la première partie à la seconde ; la disparition des chants XI, XXXI de la première partie et XXIII et XXIV de la seconde, et surtout la suppression des passages rappelant l'orgie de Tonkourou, de la mère Simpière et de Ruzard à la page 132 et la rencontre d'Adèle et d'un soldat anglais à la page 204. Ces passages avaient le don de choquer singulièrement le lecteur. Mais j'oublie que les grandes lignes du poème de M. Lemay ne vous sont peut-être plus familières, permettons-nous donc d'en donner ici un simple aperçu.

\* \* \*

Tonkourou, jeune chef huron dont la tente de bouleau se dressait dans la forêt de Lotbinière, avait rencontré à *la brunante* une fille rieuse qui folâtrait pieds nus dans l'onde claire.

Il faut avouer en passant que cette fille avait du temps à perdre et n'attendait pas son amant ce soir-là, pour folâtrer ainsi pieds nus dans l'onde claire. Si Boileau n'avait pas dit :

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable,

je ne m'expliquerais pas son bain de pieds dans le voisinage d'un camp huron, à pareille heure. Mais poursuivons.

Frappé sans doute de sa beauté, il lui fait une déclaration en règle et il ose même lui ravir un baiser, mais l'enfant qui n'est point Canadienne pour rien, lui administre un soufflet et prend la fuite.

Que c'est commode les licences poétiques ! on vous introduit une fille qui rit aux éclats en entendant un aveu sentimental et un instant après cette fille n'est plus qu'une *enfant* ! Voilà une enfant qui promet, vous pouvez en être certain. J'aurais cru que le huron irrité l'aurait poursuivie, mais non, il n'était pas aussi pressé que le jeune homme de Labiche. Jugez-en.

Le huron furieux de l'affront qu'il vient de recevoir se promet une revanche éclatante. Pour cela il attend *bien des jours* et lorsqu'elle est devenue *Mme Jean Lozet et mère de famille*, il pro-

fite du moment où son unique enfant est seul, un soir, au pied d'un orme, pour l'enlever et le livrer à un chef de sa tribu.

N'avais-je pas raison de vous dire qu'il n'était pas pressé ?

Longtemps après, une tempête de neige amène sous le toit de Lozet et de sa femme qui, dans l'intervalle, ont eu le temps de vieillir passablement, une jeune étrangère qui allait rejoindre son époux au vieux bourg de l'Islet ; la nouvelle venue meurt durant la nuit et leur laisse une enfant, une fille qu'ils adoptent.

Sautons encore une bagatelle de vingt ans. Je dis *bagatelle*, car sous la plume de M. Lemay, on dirait que les années passent toujours dans un *train-éclair*. Dans la première partie de son deuxième chant, la fille rieuse n'était qu'une enfant, dans la seconde partie elle a déjà un bambin qui joue dans l'herbe, le troisième chant la voit vieillie de plusieurs hivers, enfin au quatrième chant elle a vingt années de plus que dans le troisième. Si l'auteur de *Tonkourou* eût continué sur ce ton dans les cinquante-quatre chants suivants vous pouvez deviner de combien d'années ses personnages auraient enfoncé Mathusalem ! Il était grandement temps qu'il s'arrêtât. Les lecteurs qui tiennent encore à l'unité de temps en littérature commençaient à désespérer de pouvoir le suivre dans ses bonds prodigieux.

On fête la Sainte-Catherine chez Jean Lozet, sa fille adoptive Louise qui, ne l'oublions pas, compte déjà vingt printemps fait les honneurs de la maison. Soudain, la porte s'ouvre. C'est Tonkourou. Il annonce aux convives joyeux qu'un bateau va périr au large et que des sanglots montent avec le vent et la plainte des flots. Tonkourou et Ruzard, un prétendant de Louise, plutôt par intérêt que par humanité, volent au secours des naufragés et parviennent à sauver le capitaine Léon et le pilote Jacques Auger.

Jean Lozet héberge les marins. Bientôt Louise et le jeune Léon se font les *doux yeux*. Cela ne fait pas l'affaire de Ruzard qui convoitait le bien du père Lozet et qui visait la fille et les écus. Pour se débarrasser d'un rival dangereux, il se ligue avec Tonkourou et calomnie si bien le jeune capitaine que Lozet commence à le prendre en aversion. Ruzard profite de ces bonnes dispositions du père, sur le conseil de la Simpière, l'infâme maîtresse de Tonkourou, il fait un soir la grand'demande et Lozet engage la parole de Louise sans l'en prévenir. Dans l'intervalle Jacques Auger raconte son histoire, et l'on découvre qu'il est le père de Louise. La demande de Ruzard amène des différends entre les deux pères. Lozet veut

absolument que Louise épouse Ruzard et Auger s'y oppose. Le conflit se termine par l'éviction des deux marins qui vont se réfugier chez le patriote Hamel.

Mais Tonkourou et Ruzard ne sont pas encore satisfaits. Par une ruse indienne ils attirent Léon près de la demeure de Louise et mettent vers le même temps le feu à la grange de Lozet, puis ils vont prévenir ce dernier qu'ils ont vu Léon rôder auprès de la grange et qu'il pourrait bien méditer quelque méfait; Lozet qui a rencontré lui-même Léon près de sa porte, les croit sur parole et lorsque le feu éclate, il ne se gêne point d'accuser tout haut Léon d'incendiat. Jean Lozet croit avoir un bon prétexte, maintenant de détester cordialement le jeune capitaine et il cherche par tous les moyens possibles à faire partager ses convictions par Louise, mais l'excellente fille lui répond par ces sublimes paroles :

Pardonner au coupable, mon père, c'est mieux  
Que frapper l'innocent d'un trait calomnieux.

Le printemps de 1837 approche, Jacques Auger part pour ses courses lointaines à la grande douleur de Louise. Léon séduit par les accents de Papineau se fait l'écho du grand patriote dans sa paroisse et dénonce l'Anglais. Tonkourou et Ruzard flairant une récompense et un moyen expéditif de se débarrasser à tout jamais de Léon descendent à Québec et vont le dénoncer à Lord Gosford.

Ici se termine la première partie du poème de M. Lemay, celle qu'il intitule *Vengeance indienne* en raison des revanches multiples que le huron Tonkourou tire du soufflet que lui administra un soir l'épouse de Jean Lozet, alors fille rieuse.

Dans la seconde partie, intitulée *Vengeance chrétienne* nous voyons Léon sauver la vie à Jean Lozet qu'un ours allait dévorer et à Ruzard et Tonkourou qui se noyaient.

Le jeune capitaine découragé par les petites persécutions qui l'assaillent de tous côtés se prépare à partir pour Saint-Charles. Il a une dernière entrevue avec Louise. Des émissaires anglais arrivent sur ces entrefaites et l'arrêtent, mais Tonkourou qui se souvient que Léon lui a sauvé la vie se fait confier la garde du prisonnier et s'esquive avec lui. On les retrouve à St-Denis puis à St-Eustache où tous deux font des prodiges de valeur. Tonkourou voit tomber Léon en ce dernier endroit, il le croit mort et il va se joindre à des chasseurs iroquois qui se dirigeaient vers la mer d'Hudson. Mais Léon n'était que blessé, il fut bientôt guéri et

pour éviter les poursuites de l'autorité, il gagna lui aussi les déserts du Nord. Là, il essuya beaucoup de misères, séjourna parmi les esquimaux et finalement rencontra son ami le pilote Jacques Auger, dont le vaisseau était pris dans les glaces.

Tonkourou de son côté, ne fit pas long séjour dans le Nord, la conscience bourrelée de remords il se hâte de retourner à Lotbinière pour réparer ses torts envers la famille adoptive de Louise. Il arrive chez Lozet au moment où l'on danse autour de la grosse gerbe. Il avoue publiquement avoir brûlé la grange de Lozet et lui avoir enlevé son enfant. Le père adoptif de Louise lui pardonne. Le huron fait connaître ensuite la mort de Léon. Louise qui avait toujours espéré jusque-là le voir revenir, se décide enfin à épouser Ruzard plutôt pour plaire à Lozet que par amour. Déjà la noce se dirige vers l'église, elle pénètre dans le temple, mais un étranger qui y priait apercevant la mariée s'écrie " Louise !" Elle reconnaît Léon et tombe évanouie. La noce est ajournée.

Le capitaine qui croit Louise mariée va épancher son chagrin sur la grève où Auger le rejoint—ils étaient arrivés tous les deux, le matin même—Tonkourou apprenant le retour de Léon le cherche partout après avoir dévoilé les méfaits de Ruzard chez Lozet. Ruzard furieux le suit, l'atteint au bord d'un précipice et l'y précipite après une lutte acharnée. Léon et Auger trouvent Tonkourou gisant inanimé sur la grève, ils le transportent chez Lozet. On appelle le prêtre et le médecin. Le huron à un moment de lucidité, il dit à Lozet :

Jean, je te rends l'enfant que je t'avais volé...  
Le voici, c'est Léon... C'est Léon je l'atteste !...

puis il expire. Inutile de décrire la scène qui suivit, la joie de la mère Lozet et de Léon, le ravissement de Louise, la stupéfaction puis les transports de Lozet qui s'écrie :

Tonkourou, dors en paix, tu m'as rendu mon fils...  
Léon, pardonne-moi. Tiens ! j'ai honte : Je fis  
Pour t'éloigner de nous tant de cruelles choses !  
Mais pouvais-je savoir ? Ma Louise, tu n'oses  
Me reprocher mes torts à l'égard de Léon  
Viens donc, embrassez-vous ! Elle est belle, il est bon,  
Ca fera, mes amis, un heureux mariage !  
Que François cherche ailleurs ! Pas de cet alliage !

Laissons encore s'écouler quelques années et l'on verra M. Lemay suspendre sa lyre en nous montrant dans un paysage de belle saison

Léon et Louise qui causent sous le vieil orme des chagrins d'autrefois et des bonheurs d'aujourd'hui, tandis que leur enfant poursuit en riant de légers papillons, que le père Jean Lozet glane pour le jeune lutin des fruits empourprés dans les cenelliers verts et que l'aïeule tourne encore son fuseau au coin de l'âtre.

\*  
\* \*

Tel est dépouillé de tous les artifices de l'art littéraire, de toutes les séductions de la poésie, le canevas sur lequel M. Lemay a brodé son poème.

Comme on le voit par la division de son œuvre, l'auteur oppose à la vengeance indienne, la vengeance chrétienne, et par l'éloquence des faits vise à faire ressortir la supériorité de la dernière sur la première. La vengeance indienne n'est qu'un tissu de projets haineux et pervers ; la vengeance chrétienne n'a qu'un but : le pardon ! pardon d'autant plus sublime que l'offense est grande. Tonkourou est le vengeur indien, Léon le vengeur chrétien. Pour un simple soufflet le huron poursuivra la famille Lozet de ses persécutions, Léon tour à tour persécuté par Tonkourou, par Ruzard et même par Lozet loin de méditer la moindre revanche contre eux leur sauvera même la vie. Voilà le véritable héroïsme, celui que le christianisme seul peut concevoir. Seulement M. Lemay aurait pu rendre cet héroïsme plus admirable encore en mettant dans la bouche de Léon au moment où il déposait Ruzard et Tonkourou sains et saufs sur le rivage, quelques mots de circonstance sur la charité chrétienne qui eussent touché le sauvage et excité en lui le désir de connaître une religion si sublime et de réparer ses torts et ses scandales.

Cette pensée aurait obsédé le huron partout, au fort de la bataille, comme dans les déserts de l'Hudson et ne pouvant plus y résister, il serait revenu au pays avec l'intention de se convertir et de réparer tout le mal qu'il avait fait. De cette façon le revirement opéré chez Tonkourou trouvait une explication bien définie, son repentir ne restait pas incomplet, et Léon aurait cueilli un nouveau fleuron de gloire.

Au lieu de cela M. Lemay fait du vague. Il annonce à brûle pourpoint que Tonkourou repentant veut expier ses crimes, qu'il veut revoir ceux qui furent victimes de sa haine farouche et de ses noirs conseils pour implorer leur clemence, mais on ne voit pas trop ce qui amène ce repentir tardif. Est-ce le danger que le sauvage a

couru dans le fleuve ? Il n'en a rien fait paraître. Est-ce la grandeur d'âme de Léon ? Il n'a pour le jeune capitaine que la gratitude que le sauvage conserve pour celui qui lui rend la vie. L'auteur le dit en toutes lettres :

Le sauvage est cruel, il aime la vengeance ;  
 Mais il sait d'un bienfait garder le souvenir  
 Pour assouvir sa haine il attend l'avenir  
 Il l'attend pour montrer toute sa gratitude.

Cette explication insuffisante avait un préambule encore plus insuffisant :

Le huron éprouvait un sentiment étrange.  
 Il en était surpris. C'était comme un mélange  
 De haine et d'amitié, de crainte et de respect  
 Il évitait chacun, se montrait circonspect  
 Et sous un air méchant cachait de l'obligeance.

Il faut avouer que ce mélange est bien étrange en effet puisqu'il amène Tonkourou à avouer certaines fautes publiquement chez Lozet, à implorer son pardon et à lui faire dire lorsque Ruzard le précipite dans l'abîme :

Mon Dieu ! pitié pour moi je lui pardonne !

CHS-M. DUCHARME.

(A continuer.)

## QUELQUES PAGES DE GARNEAU.

---

Lorsqu'en 1845 parut le premier volume de l'*Histoire du Canada* par M. Garneau, un enthousiasme indescriptible s'empara du public littéraire du pays, et certes il y avait de quoi. L'ouvrage, cependant, était loin d'être sans reproches, et si l'on n'avait été indulgent à l'excès, on aurait dû blâmer sévèrement plus d'un passage où notre historien national avait émis des principes erronés en fait de tolérance religieuse, ou endossé des calomnies répandues par des auteurs hostiles à l'Eglise.

On l'avertit sans doute, et il en tint compte jusqu'à un certain point. Il eut du moins le bon esprit de n'introduire rien de choquant dans son *Abrégé*, et de préserver ainsi nos enfants du poison. Il retoucha même tant soit peu sa grande histoire et en élagua un certain nombre de passages sujets à caution. On le loua beaucoup d'avoir donné une preuve éclatante de sa piété filiale envers l'Eglise en soumettant la troisième édition de son *Histoire* à un *ecclésiastique* compétent et en faisant plein droit aux observations qui lui avaient été suggérées.

Enfin une quatrième édition parut en 1883; on avait droit de s'attendre à ce que celle-ci fût parfaite sous tous les rapports, et qu'on n'y retrouvât plus de trace des taches auxquelles nous faisons allusion. Le *Cours d'Histoire du Canada* par l'abbé Ferland avait été publié dans l'intervalle, sans avoir l'air d'y toucher, le savant abbé avait rectifié et faits et principes.

Eh bien, malgré cela, nous regrettons de retrouver encore, même dans la quatrième édition de M. Garneau, des choses qui ne devraient pas s'y rencontrer et qui sont de nature à fausser, en des points importants, les idées de ses lecteurs et surtout de la jeunesse qui prendra de confiance tout ce qu'elle y voit.

Exposons d'abord l'état de la question d'après l'abbé Ferland: }

“ Sous François I et Henri II, les huguenots avaient tenté quelques soulèvements promptement réprimés par ces princes. En général, les Français n'éprouvaient point de penchant pour le calvinisme au fond duquel ils apercevaient un despotisme déguisé sous

le masque de la religion. Ils avaient devant eux les résultats produits par les sectes nouvelles, en Angleterre, en Allemagne, en Suède où les princes, ayant réuni l'autorité spirituelle au pouvoir temporel, étaient devenus papes et rois, maîtres des corps et des consciences de leurs sujets.

“ D'ailleurs, la France avait vu les huguenots à l'œuvre. Henri II mourait en 1559, laissant sa couronne à François II, qui avait épousé Marie Stuart, reine d'Ecosse et nièce du duc de Guise. Dès lors les deux partis s'étaient formés : les Guises étaient à la tête du parti catholique, les chefs apparents des huguenots étaient les deux frères Antoine de Bourbon, roi de Navarre, et Louis, prince de Condé. Mais l'âme du parti protestant était Gaspard de Chastillon, sire de Coligny, homme d'une grande capacité et issu d'une des premières familles de France.

“ La conjuration d'Ambroise, ourdie par les protestants, ayant été déjouée par l'habileté et la fermeté du duc de Guise, Louis de Condé se retira dans les états de son frère, où il manifesta l'intention d'embrasser le calvinisme. Une telle démarche de la part d'un prince de ce sang, encouragea les réformés ; ils reprirent les armes dans le Dauphiné, la Provence, le Languedoc et la Gascogne ; ils ravagèrent ces provinces, incendièrent les églises, chassèrent les prêtres, exhumèrent et brûlèrent les corps des évêques et jetèrent les cendres au vent. Au milieu de ces dévastations, ils exercèrent leur fureur sur les restes vénérables de saint François de Paule. Dans le Béarn, beaucoup de prêtres furent massacrés et les biens des églises pillés. Tant d'atrocités exaspéraient les catholiques, et les préparaient à exercer de terribles représailles. Aussi Coligny pressentait les dangers qui menaçaient son parti lorsqu'il se serait épuisé par ses fureurs, et il songeait à lui procurer un lieu de refuge pour le cas où il serait forcé de quitter la France.

“ Déjà, en 1555, sous Henri II, il avait essayé de fonder au Brésil une colonie de religionnaires. Nicolas Durand de Villegagnon, chevalier de Saint-Jean de Jérusalem, devenu calviniste, avait été mis à la tête de cette entreprise qui n'eut point de succès. Revenu bientôt de ses erreurs et ne recevant aucun secours, Villegagnon fut contraint de tout abandonner en 1558 et de retourner en France.”

Voyez à présent comment M. Garneau raconte les mêmes faits :

“ En 1555, Coligny qui était le chef des huguenots, proposa à Henri II de former, dans quelque partie du nouveau monde, une colonie où ses sujets protestants pourraient se retirer pour exercer

*leur religion librement et en paix.* Le roi approuva ce dessein (1). Nicolas Durand de Villegagnon, vice-amiral de Bretagne, imbu des doctrines nouvelles, obtint sans trop de difficultés la permission de conduire des colons dans le Brésil, pays que sa température faisait préférer au Canada. Mais cet établissement eut le sort de ceux que l'on avait voulu former à l'autre extrémité du continent, quoique par des causes différentes. Villegagnon désavoua son système et la division se mit parmi les Français, qui ne purent se maintenir dans le pays."

M. Garneau continue : "Cependant les discussions religieuses s'envenimaient en France. *L'effroyable massacre des Vaudois, en 1545, avait rempli les protestants d'une secrète terreur.* La guerre civile allait se rallumer. Coligny songea plus sérieusement que jamais à trouver un asile pour ses coreligionnaires sur lesquels on avait recommencé à faire peser les rigueurs d'une cruelle persécution (2). Il profita d'une espèce de trêve, en 1562, pour intéresser la cour à un plan d'établissement qu'il avait projeté pour eux dans la Floride. Charlevoix assure que, selon toutes les apparences, il ne découvrit pas son but au roi, et qu'il ne lui fit envisager son projet que comme une entreprise avantageuse à la France. Mais il est difficile de croire qu'il put en imposer à la cour à cet égard. Charles IX n'ignorait rien et il fut bien aise, en effet, de voir que Coligny n'employait à cette expédition que des calvinistes, parce que c'étaient autant d'ennemis dont il purgeait le royaume" (3).

On a beau chercher, on ne peut voir à propos de quoi M. Garneau mentionne ici le massacre des Vaudois arrivé dix ans avant l'expédition du Brésil, dont il était question plus haut. Ce massacre était parfaitement oublié, car il pâlisait devant les excès anciens et nouveaux des sectaires. Du reste, depuis deux ans déjà la

(1) N'est-ce pas qu'on est tenté de plaindre ces pauvres huguenots ? Cependant c'est de beaucoup moins mal, il faut l'avouer, que dans la première édition où on lisait : "Le roi approuva ce dessein. Heureux pour la France s'il eût été érigé en système et suivi fidèlement. Quelles sources de richesses et de puissance il lui eut assurées ! et combien il eut fait éviter peut-être de discordes civiles et de désastres ! Mais à cette époque de haineuses passions, l'on sacrifiait avec délices les plus chers intérêts du pays aux fureurs du fanatisme et aux appréhensions d'une tyrannie égoïste et soupçonneuse.

(2) Heureusement l'abbé Ferland nous a montré qui étaient les agneaux et qui les loups.

(3) Dans la première édition, M. Garneau ajoutait la phrase suivante aussi fautive que mal tournée : "Les catholiques firent bientôt néanmoins changer cette sage et prudente politique."

France était sous le sceptre de Charles IX ou plutôt de la reine-mère Catherine de Médicis, et loin d'être persécutés, les huguenots étaient maîtres de la situation et, avec une audace incroyable malgré leur nombre insignifiant, prétendaient faire la loi à la France et extirper du pays "l'idolâtrie," c'est-à-dire la religion catholique.

Puis M. Garneau raconte la triste expédition de Jean Ribaut en Floride (1562), qu'il n'avait fait qu'indiquer dans la première édition. Citons en entier cette narration dramatique qui, sauf quelques enjolivures empruntées à Léon Guérin, est en substance la même que celle de Ferland :

"L'amiral fut d'abord laissé maître de toute l'entreprise. Il donna le commandement de l'expédition à Jean Ribaut, excellent marin de Dieppe, qui partit pour la Floride en 1562, accompagné de plusieurs gentilshomme. Ribaut côtoya l'Amérique en remontant vers le Nord. Il prit possession, pour la France, d'une partie de la Floride et de la Georgie en élevant une colonne aux armes du roi sur un monticule. Continuant sa route, il parvint enfin à une petite île nommé Sauta-Cruz par les Espagnols, où il fit élever des ouvrages de défense qu'il nomma Charles-Fort en l'honneur du roi Charles IX. Le pays offrait toutes les marques de la plus grande fertilité, et les indigènes firent le meilleur accueil aux Français.

"Ribaut retourna en France en 1563, laissant un de ses capitaines, nommé Albert, pour commander à Charles-Fort. Au lieu de cultiver la terre, les Français, se reposant sur leurs provisions, se mirent à chercher des mines d'or et d'argent dont ils croyaient le sol du nouveau monde rempli. Les vivres, pendant ce temps-là, commencèrent à manquer et la discorde éclata. Le commandant se montra barbare et cruel ; il pendit lui-même un soldat de ses propres mains ; il devint bientôt si odieux qu'il fut massacré.

"Comme les colons se voyaient menacés de la famine et que Ribaut ne revenait point, ils se construisirent un bâtiment qui fut calfaté avec de la mousse, couvert de voiles faites avec leurs draps et leurs chemises et de cordages fabriqués avec de l'écorce d'arbres ; et ils se rembarquèrent pour la France sans matelots ni pilote pour diriger, sans vivres en quantité suffisante pour une longue traversée. Surpris par un calme qui se prolongea plusieurs jours, leurs provisions s'épuisèrent, l'eau douce manqua. Ils ne virent plus que l'océan et la mort devant eux. "Quelqu'un, raconte M. Guérin, s'étant avisé de dire qu'un seul pouvait sauver la vie à tous les autres aux dépens de la sienne, non seulement la proposition ne fut

pas rejetée avec l'horreur qu'elle méritait, mais elle fut accueillie avec une sorte de joie féroce. Déjà l'on était convenu de tirer au sort pour savoir quelle serait la victime offerte au salut commun, quand un soldat nommé Lachau, (1) plutôt que de partager ou seulement de voir le dégoûtant repas, dit à ses compagnons comme les fils d'Ugolin à leur père : " Tenez, mangez de moi." Il fut pris au mot, et on égorgea sur le champ cette généreuse victime sans qu'elle fit la moindre résistance. Son sang fut avidement et soigneusement recueilli ; son corps fut dépecé avec un soin d'anthropophages ; et, de l'un et de l'autre, il fut fait un partage minutieux dont aucun ne céda ni sa goutte ni son lambeau. Ce premier acte accompli, le drame se serait trop présumablement déroulé de la même façon, de bonne volonté ou de force, si, peu de temps après, on n'eut aperçu la terre et les survivants furent sauvés."

M. Garneau continue, en citant encore Léon Guérin : " Gaspard de Coligny, loin de reculer devant les difficultés de tout genre qui mettaient obstacle à ses projets de colonisateur calviniste, y persévéra d'autant plus que la persécution redoublait contre les huguenots. Il profita d'un moment où la cour était entrée, par ses soins, en composition avec ceux-ci, pour engager Charles IX à fournir de nouveaux moyens à ses essais d'établissement en Amérique."

Ici la quatrième édition renchérit sur la première ; celle-ci, en effet, ne contient point ce passage. La vérité est que Coligny venait de commettre un crime épouvantable ; il avait, de l'aveu de l'historien protestant Sismondi, si non soudoyé Poltrot pour assassiner le duc de Guise, le plus ferme rempart de la monarchie et de la cause catholique, du moins mis le misérable assassin à portée de commettre le meurtre. C'était en 1563. Or, malgré cet atroce et lâche assassinat, l'édit d'Amboise accorda aux sectaires pleine et entière amnistie pour le passé et protection à leur culte.

Il est vrai que Coligny avait raison de craindre qu'à force de provocations les catholiques ne puissent pas se porter à leur tour à quelque excès ; c'est pour cela qu'il agit sagement en voulant préparer, en Amérique, un asile à ses coreligionnaires. Quand on se rappelle ces faits, on s'étonnera moins que les Espagnols ne voulussent point tolérer de huguenots dans leur voisinage ou plutôt sur

(1) L'abbé Ferland, suivant le récit apparemment plus véridique de Laudonnière, dit qu'on tira au sort, et que le sort tomba sur celui dont la punition avait été la cause de la mort du capitaine Albert.

des terres dont ils avaient eux-mêmes depuis longtemps pris possession en Floride.

M. Garneau raconte comme suit l'expédition de Laudonnière, en continuant à s'appuyer sur l'autorité de M. Guérin :

“ Le roi accorda à Coligny trois navires bien équipés. L'amiral en confia le commandement à René de Goulaine de Laudonnière, (1) familier de sa cour. On lui donna des ouvriers habiles et des détachements de soldats d'élite ; plusieurs jeunes gens de famille et de riches gentilshommes voulurent faire le voyage à leurs dépens. Charles IX fit compter cinquante mille écus à Laudonnière pour le voyage et pour ses frais une fois qu'il serait arrivé. Le but primitif de cette expédition était d'aller ravitailler Charles-Fort.

“ Laudonnière fit voile dans le mois d'avril 1564, passa par les Canaries et les Antilles et vint jeter l'ancre entre les rivières Sainte-Marie et Saint-Jean, sur la côte orientale de l'Amérique du Nord. Il fit élever à deux lieues de la mer un fort qu'il nomma la Caroline. Mais il n'y fut pas longtemps sans exciter la jalousie des Espagnols. Philippe II envoya une flotte pour “ combattre les hérétiques et les empêcher d'établir leur culte en Amérique.”

“ Le fort de la Caroline fut assiégé et pris après une vigoureuse résistance dirigée par Laudonnière. Une partie des Français réussit cependant à s'échapper ; et Laudonnière put rentrer en France, où il fut mal accueilli du gouvernement ; cette disgrâce abrégé, dit-on, ses jours. La cause probable de la perte de la Caroline fut l'obstination de Ribaut, revenu en Amérique, à aller attaquer les Espagnols. Il emmena pour cette attaque toute la garnison du fort de la Caroline, qui se trouva presque sans défenseurs lorsque les Espagnols parurent, et le fort devint, par là-même, une proie plus facile à saisir.

L'entreprise de Ribaut eut, de son côté, une fin malheureuse. Il fut surpris par une tempête furieuse qui s'éleva tout à coup et le rejeta à cinquante lieues au sud. Ses vaisseaux se brisèrent sur les rochers ; mais les hommes qu'ils portaient parvinrent à gagner le rivage. Ribaut ne vit point d'autre chose à faire qu'à retourner par terre à la Caroline. Pour comble de malheur il trouva les Espagnols maîtres du fort. Comme il était sans vivres, il songea à se rendre. Menendez fit à ses envoyés une réponse rassurante et les Français, au nombre de huit cents, se confièrent à sa parole.

(1) M. Guérin est le premier à prétendre que le nom de ce capitaine était Laudonnière. La chose n'est pas de grande importance.

D'après Léon Guérin, à mesure qu'ils se livraient, le monstre, se signant le front, insultant, dans son fanatisme aveugle, à la croix du Christ, leur faisait enfoncer un poignard dans le cœur ; le brave d'Ottigny (lieutenant de Laudonnière), pendant que l'on plongeait ce poignard fumant dans son sein, prenait encore le ciel à témoin de la scélératesse espagnole. Quant à Ribaut, Menendez poussa la barbarie jusqu'à le faire écorcher vif, et à envoyer sa peau et sa barbe à Séville, comme des trophées de sa victoire ; la tête du commandant français fut coupée en quatre et exposée sur autant de piquets.

“ Enfin les Espagnols firent rassembler tous les cadavres de leurs victimes, compris ceux des malheureux qu'ils avaient précédemment assassinés dans le fort ou atteint dans les bois, traitèrent ces misérables restes avec une indignité sans pareille ; et, avant de les livrer aux flammes, les pendirent à des arbres sur lesquels on mit, par dérision, cette inscription fanatique : *Ceux-ci n'ont pas été traités de la sorte comme Français, mais comme hérétiques et ennemis de Dieu.* Presque tous les colons périrent dans cette catastrophe. Cette colonie existait depuis trois ans. Les Espagnols gardèrent leur conquête et s'y fortifièrent avec l'intention de rester dans le pays.”

Dans sa première édition, M. Garneau s'était contenté de dire, à la suite de Bancroft : “ Cette colonie nommée la Caroline, qui serait devenue un empire florissant si elle avait été suffisamment protégée, (1) a fini par un événement, trop célèbre pour le passer sous silence. Trois ans après sa fondation, elle fut attaquée par une flotte espagnole de six vaisseaux commandée par Don Pedre Menendez. Philippe II ayant appris que les Français avaient fondé un établissement dans la Floride, qu'il prétendait appartenir à la couronne, avait résolu de les en chasser, et cette flotte était envoyée pour exécuter la volonté du farouche monarque. Le fort des Français fut surpris et tous ceux qui ne purent s'échapper, hommes, femmes et enfants, furent massacrés avec cette cruauté froide qui distingue les Espagnols. Les détails des actes de barbarie commis par eux font frémir d'horreur. Les prisonniers furent fusillés, ou pendus à un arbre, sur lequel on mit par dérision une inscription portant ces mots : *Ceux-ci n'ont pas été traités de la sorte en qualité de Français, mais comme hérétiques et ennemis de Dieu.* Presque tous les colons périrent dans cette catastrophe ; quelques-uns

(1) Les huguenots de France donnaient d'autre besogne à Charles IX que celle de protéger les colonies.

seulement réussirent à se sauver avec leur chef Laudonnière. Les vainqueurs gardèrent leur conquête et s'y fortifièrent avec l'intention de rester dans notre pays."

Comme on voit il y a une différence notable entre les deux éditions, et cette différence n'est pas à l'avantage de la quatrième. Cette édition a donc été corrigée à rebours dans le cas présent.

Écoutez à présent l'abbé Ferland. Il nous fera connaître de plus près le mérite de ces bons huguenots : " Un calme momentané était survenu au milieu des agitations de la guerre civile. Coligny s'empessa d'en profiter afin d'obtenir du roi des secours pour rétablir la colonie. En 1564, Charles IX ordonna d'équiper trois navires pour cette expédition, et René de Ladonnière fut chargé de la conduire. C'était un homme intelligent qui avait accompagné Ribaut en 1562, et qui était bon marin quoiqu'assez médiocre soldat. *Il a écrit la relation des voyages faits pour l'établissement de la colonie de la Floride, et comme il était protestant, l'on peut croire que, dans son récit, il n'a rien dit de trop contre ses coreligionnaires. . . .*

A. LEFRANC.

(A suivre.)

# L'ECOLE HISTORIQUE.

## PAPES ET TZARS

1547-1597.

Par le R. P. PIERLING, S. J.

Les études historiques sont de plus en plus en honneur. Dans cette dernière partie du XIX<sup>e</sup> siècle que de questions historiques élucidées, que de problèmes résolus, que de préjugés renversés, que de mensonges dévoilés.

L'école historique a fouillé dans toutes les archives, elle a remué tous les documents, les a compulsés, pesés, discutés. Tous les jours de nouveaux documents, ou plutôt leur publication authentique sans altération d'aucune sorte, viennent confirmer cette parole fameuse : " L'histoire n'a été depuis trop longtemps que la conspi- ration du mensonge contre la vérité. " Tous les esprits sincères qui aiment avant tout la vérité, reconnaissent et proclament qu'une révision honnête d'une foule de questions historiques, sinon même de l'histoire toute entière, est absolument indiquée et nécessaire.

La révision est accomplie en grande partie pour le moyen âge. C'était naguère une époque assez peu connue, l'imagination pouvait s'y donner libre cours, et Dieu sait s'il en est qui ont abusé de cette latitude pour représenter les vieux siècles chrétiens comme la période la plus misérable, la plus haïssable de l'histoire de l'Europe.

Aujourd'hui des documents authentiques sans frelatterie nous font, pour ainsi dire, toucher du doigt l'œuvre immense accomplie par la Papauté au moyen âge. Trouver un monde en ruines, en pleine barbarie, et, en moins de dix siècles, fonder une société sur des bases qui subsistent encore, créer une civilisation, l'organiser, et cela avec la seule puissance morale conquise par la Papauté, qui elle-même avait eu à penser à l'édification de l'Eglise avant de prendre en main l'organisation de la société civile, poser et résoudre, au moins pour le temps, tous les grands problèmes qui occupent aujourd'hui l'Europe, et dont on cherche vainement, en excluant le

principe chrétien, une solution provisoire, telle a été l'œuvre immense du moyen âge.

La "critique moderne" a conspiré contre la vérité en accusant la Papauté d'une ambition terrestre illimitée, tandis que la politique des Papes avait pour but non seulement de conserver l'unité de l'Eglise, mais encore de fonder la magnifique unité qu'à eue l'Europe, et qu'elle n'aurait jamais eue sans la Papauté.

Au fond de toutes les questions de la politique générale des Papes, dominant tous les faits, durant le XVI<sup>e</sup> siècle, deux grandes pensées, deux grandes préoccupations se manifestent. Détruire l'islamisme,—et certes, la victoire de Lépante pèse dans la destinée du monde comme Salamine et Actium—réaliser la grande conception de l'Eglise universelle, fondée dans l'unité destinée à recueillir toutes les nations.

En face du péril que l'islamisme fait courir à l'Europe, les Papes appellent tous les chrétiens sans distinction à se ranger sous le même drapeau et, pour rendre l'alliance plus durable, ils proposent aux dissidents de s'unir dans les mêmes croyances.

Les fils des croisés, la preuve glorieuse et sanglante en est acquise par la victoire de Lépante, unissant leurs efforts peuvent briser la puissance musulmane. Au souverain pontife revenait la mission de maintenir cette union et de la développer.

Le caractère personnel des Papes n'apporte à la solution de ce grand problème aucune modification intrinsèque. Quel que soit le Pape qui gouverne, c'est en substance le même langage.

Le R. P. Pierling, de la Société de Jésus, a très nettement indiqué le rôle des uns et des autres, les responsabilités qui reviennent à chacun, dans le livre qu'il vient de publier sous le titre de *Papes et Tzars*.

Le R. P. Pierling rectifie des détails, comble des lacunes, résout sans appel des questions jusqu'alors douteuses, et donne en passant une bonne leçon à ces historiens qui portent leur verdict sur tel ou tel point d'histoire ou tel ou tel personnage avant que le procès soit suffisamment instruit. Par là, il condamne cette "critique moderne" qui cite hardiment à sa barre les vieux siècles chrétiens et prononce contre eux ces sentences foudroyantes dont elle puise les éléments historiques—et judiciaires—dans les idées, les systèmes et les passions maçonniques du temps présent.

Hélas! le "tzar blanc" n'a jamais jeté son épée dans la balance et n'est pas allé planter la croix sur le dôme de Sainte-Sophie de

Constantinople et couvrir ainsi le nom russe d'une gloire immortelle. Sauf deux trêves éphémères, Rome n'a jamais exercé d'influence sérieuse de ce côté.

En Russie, des voix autorisées proclament la nécessité d'une révision historique des rapports entre les Papes et les Tzars ; il y a déjà quelque amélioration dans les rapports, peut-être pourra-t-on se rencontrer et s'entendre sur le terrain de la liberté ?

L'idée de la liberté fait son chemin en Russie. . . . Tôt ou tard les aspirations légitimes des meilleurs esprits seront sans doute reconnues et respectés.

Ces réflexions consolantes et pleines d'espérance du savant Jésuite ne regardent-elles que la Russie ? . . .

En Europe, en France, même tendance, même préoccupation, même aspiration.

Envers et malgré tous, il y a une voix qui domine toutes les voix. Les princes et les peuples qui croyaient en avoir fini avec Rome, ne s'aperçoivent-ils pas déjà que Rome leur est nécessaire ?

Et vraiment le prophète avait raison : tant que la vérité est à terre, renversée sur la place publique, l'équité, l'ordre et la paix ne peuvent ni s'établir, ni se maintenir.

La vérité sera toujours la grande et l'unique libératrice des individus et des peuples.

A tous ces points de vue, le R. P. Pierling a fait une œuvre excellente et dont les historiens doivent désormais tenir compte s'ils veulent écrire l'histoire loyalement et sans esprit de parti.

I . . . L . . .

## SEMINAIRE DE NOTRE-DAME-DES-ANGES

---

(Suite et fin.)

## III

Le premier soin du Père Daniel à qui fut confiée la charge de précepteur des petits Hurons, fut de les instruire dans la foi chrétienne. Connaissant assez leur langage pour les comprendre, il s'efforça d'inculquer des notions religieuses, dans le cœur de ses élèves que le vice n'avait pas encore flétris afin de les baptiser au plus tôt. D'autres religieux consacraient aussi une partie de leur temps à enseigner le catéchisme aux enfants des Sauvages qui étaient venus se cabaner dans le voisinage de Notre-Dame-des-AnGES. Une seule invitation suffisait pour attirer à ces instructions publiques, non-seulement les petits garçons et les petites filles, mais aussi les parents. La chapelle du couvent était le lieu choisi pour ces sortes de classe. L'assiduité était grande et les leçons profitaient aux élèves. C'est ainsi qu'ils apprirent en peu de temps à joindre les mains, à se mettre à genoux, à se tenir debout pendant qu'ils subissaient l'interrogatoire, à répondre avec modestie et à faire la révérence à la façon des Français et des Françaises. Les petites filles surtout faisaient preuve d'une grande docilité, et se piquaient d'imiter, à qui mieux mieux, les jeunes Françaises qu'elles paraissaient aimer tendrement.

La leçon terminée, les Pères les invitaient de temps à autre à partager un petit festin. On conçoit aisément que ces fêtes étaient accueillies avec plaisir par la gent écolière.

D'autres fois les enfants Sauvages étaient appelés à faire la soutenance publique des principaux points de la religion en présence de M. de Montmagny, alors gouverneur de la Nouvelle-France, de François de Rémieux connu sous le nom de Monsieur Gand, prin-

cipal commis de la Compagnie des Cent-Associés. Les Jésuites et les principaux citoyens de Québec, comme M. de Repentigny, M. de la Potherie, assistaient à ce catéchisme d'un nouveau genre. Il va sans dire que les parents des enfants n'étaient pas les derniers rendus pour applaudir à leurs triomphes, car il y avait distribution de récompenses aux plus méritants. C'étaient d'ordinaire des couteaux, des fers de flèches, des bagues, des alènes, des aiguilles que les vainqueurs venaient chercher à tour de rôle avec une parfaite gentillesse dans la démarche, baisant la main du personnage qui leur tendait la récompense et faisant la révérence à la française.

Les séminaristes hurons partagèrent en arrivant les travaux intellectuels de leurs petits compagnons qu'ils rencontraient ainsi dans la chapelle des Jésuites. Mais leurs études avaient un caractère mieux suivi et ils avançaient vite dans l'étude du catéchisme et de l'alphabet. Trois autres Hurons vinrent bientôt s'ajouter aux trois premiers. Nicolet, comme nous l'avons vu, avait fait annoncer aux Jésuites qu'il descendrait bientôt des Trois-Rivières avec trois jeunes enfants. Il tint parole, car quelques jours plus tard ils arrivèrent tous ensemble à Notre-Dame-des-Anges, où ils furent habillés dans le même costume que leurs devanciers au séminaire. Celui-ci comptait donc à cette époque six sujets. L'on peut dire que c'est à partir de cette date que le séminaire des Hurons doit être regardé comme une institution à part, ayant des précepteurs spéciaux et des règles particulières. Les élèves étaient : Satouta, Tsiko, Teouatirhon, Andehoua, Aïandacé et un autre dont les Relations des Jésuites taisent le nom.

Un mot maintenant sur chacun d'eux.

Satouta appartient au premier groupe des séminaristes Hurons. Il était petit-fils de Tsondechaouïanouan qui remplissait, au milieu des siens le rôle d'amiral. C'est à lui que se rapportaient toutes les affaires de navigation et les nouvelles des nations où les Hurons allaient par eau sur la mer douce (lac Huron.) Ce Sauvage était tellement populaire parmi les peuplades les plus éloignées, qu'il suffisait de parler en son nom pour être entendu favorablement. Il s'enquerrait minutieusement de tout ce qui concernait les Iroquois et la nation Neutre. Son autorité faisait loi parmi ses compatriotes ; il réglait leurs différends d'une manière sommaire. Ce capitaine célèbre avait promis à son petit-fils de lui léguer son nom tout en le substituant dans ses nobles fonctions.

Mais la Providence dont les décrets sont impénétrables en dis-

posa tout autrement. Satouta tomba malade quelques mois après son arrivée à Québec. Voyant que la maladie s'aggravait et le trouvant assez bien préparé, les Pères lui donnèrent le baptême. Deux jours après il rendit son âme à son Créateur " toute rouge et toute teinte du sang de son Fils bien-aimé Jésus-Christ notre Sauveur." (1)

Tsiko, arrivé au séminaire en même temps que Satouta, fut la première victime de la maladie qui menaçait de détruire l'œuvre des Jésuites à son berceau. Il était fils de Ouanda Koca, un des capitaines les plus éloquents de son pays. Ce précieux talent lui avait attiré l'estime et l'admiration de ses compatriotes. Le fils avait hérité des qualités oratoires du père. " Le soir, comme je le faisais discourir, nous dit le Père Daniel, il colorait son discours de figures, de prosopopées, sans avoir autre étude ni avantage qu'une belle naissance ; il formait des dialogues fort naturels ; bref, il s'animait en discourant avec une telle grâce et naïveté en son langage, qu'il ravissait ses compagnons et moi avec eux." (2)

Tsiko ne possédait pas des connaissances religieuses aussi étendues que son petit camarade Satouta, lequel avait contracté la louable habitude, lorsqu'il demeurait en son pays, de converser souvent avec les missionnaires, tandis que Tsiko ignorait même les premiers éléments de la foi quand il fit son entrée au séminaire. Il était d'une humeur joviale et la douceur de son caractère le fit aimer de tout le monde. Tombé malade peu de temps après son arrivée, il reçut le baptême des mains du Père Charles Lalemant qui lui donna le nom de François.

L'écrivain de la Relation de 1636 nous raconte ainsi les derniers moments de Tsiko : " Ils étaient joyeux, obéissants, bref il nous semblait quasi que toutes les tempêtes étaient passées, et, qu'après les pluies, venait le beau temps sur notre horizon. Mais voilà qu'un des principaux d'entre eux est saisi tout à coup d'une forte fièvre continue. On le fait panser, on le traite avec un très grand soin, on le veille jour et nuit, on prie Dieu pour lui avec ardeur ; après tout cela, ce pauvre jeune homme ayant longtemps souffert, tombe en l'agonie ; le Père Lalemant le baptisa, et peu après il rend l'esprit à Dieu." (3)

(1) Relation de 1637, p. 59.

(2) Relation de 1637, p. 59.

(3) Relation de 1637 p. 57.

Cette mort fut très sensible aux Pères, principalement au Père Daniel qui l'avait soigné avec le plus grand dévouement, ne laissant pas son chevet durant tout le cours de sa maladie.

Les deux yeux du séminaire étaient éteints avec la disparition de Tsiko et de Satouta et aussi, suivant l'expression du Père Le Jeune, ses deux colonnes étaient renversées. Tous deux en effet étaient doués des plus belles qualités pour des Sauvages et ils donnaient les plus belles espérances.

La cause de cette double mortalité provenait du changement d'air, d'exercice et surtout de nourriture. Accoutumés qu'ils étaient à se contenter de sagamité, (brouet de farine de maïs) leurs estomacs ne purent s'accommoder du pain, de la viande et de la nourriture solide des Français. Les Pères durent se raviser et changer le genre de vie de leurs pensionnaires, et ils leur servirent ensuite des plats tantôt à la mode française, tantôt dans le goût sauvage. Les séminaristes ne s'en portèrent que mieux par la suite.

Le personnel de la communauté se trouvait maintenant réduit à trois élèves, car un des quatre survivants s'en était retourné chez ses parents aux Hurons. C'était le neveu de ce capitaine dont nous avons cité l'éloquente apostrophe lors de l'assemblée de ses compatriotes réunis aux Trois-Rivières pour la traite des pelleteries. Ce bon vieillard, de soixante ans environ, appréciant à une haute valeur les bons traitements dont les Français usaient à l'égard de sa nation, avait voulu leur donner des marques de sa gratitude. Voilà pourquoi il avait tant insisté auprès des Hurons et surtout de son neveu pour le décider à s'inscrire au nombre des séminaristes. Il avait réussi, mais l'enfant dont l'humeur était maussade ne s'accordait pas avec ses compagnons. Il n'en fallait pas davantage pour le faire ennuyer, et, un bon matin, il dit adieu aux Pères et prit le chemin de son pays. Ce départ, tout regrettable qu'il fût, eut cependant d'heureux résultats, car cet enfant ne cessa de chanter les louanges des Français au milieu des siens. Les Hurons, soupçonneux comme tous les Sauvages, auraient pu s'imaginer, en apprenant la mort de Satouta et de Tsiko, que le séjour au séminaire était fatal à leurs enfants, et c'en était fait de l'avenir de cette entreprise. La conduite du père de Tsiko fut admirable en cette circonstance. Des Algonquins lui avaient rapporté la triste nouvelle de la mort de son enfant. Au lieu de se mettre en colère ou de se répandre en récriminations, il prononça en présence des missionnaires, ces paroles admirables : " Hé bien ! on dit que mon fils est mort : si le cadet est

mort, je vous donnerai son aîné ; je ne m'attristerais point quand tous mes enfants seraient morts entre vos mains, car je sais bien que vous en avez grand soin." (1)

Où pourrait-on trouver un plus bel exemple d'esprit de sacrifice de la part d'un père de famille ?

Les parents de Satouta, croyant que la contagion qui sévissait alors cruellement parmi les Hurons, faisait aussi de nombreuses victimes à Québec, ne s'étonnèrent pas de la mort de leur enfant, et reçurent presque froidement le coup que Dieu leur avait porté. C'est ainsi que la Providence détourna du séminaire des Hurons la foudre qui avait failli le détruire en quelques jours.

### CHAPITRE III.

Teouatirhon.—Andehoua.—Aiandacé.—Séminaire.—Règlement de vie.—Belles qualités de trois séminaristes.—Leur goût pour l'agriculture.—Disette.—Appréhensions des Jésuites au sujet de l'existence de leur séminaire.—Encouragement de M. de Montmagny.—Epidémie chez les Hurons.—Dangers encourus par les missionnaires dans leur pays.—Belle conduite de Tarantouan.—Episode de la vie d'un séminariste.—Les adieux d'Andehoua à Teouatirhon.—Eloge d'Andehoua. Son baptême.—Départ définitif d'Andehoua et de Teouatirhon pour leur pays.—Le séminaire à la veille de fermer.—Nouvelle tentative des Jésuites.—Mort d'Andehoua et de Teouatirhon.—Le séminaire cesse d'exister.—Séminaire des Sauvages aux Trois-Rivières.—Son existence éphémère.

#### I

Teouatirhon, Andehoua et Aiandacé sont les seuls élèves inscrits au registre du séminaire des Hurons au printemps de 1637. Le personnel est faible, mais nous le verrons bientôt s'accroître, nonobstant les faibles ressources dont les Jésuites peuvent disposer pour le sustenter. Jetons maintenant un coup d'œil sur le séminaire, et voyons comment on y passait le temps.

Les Pères craignaient avec raison que ces petits enfants, élevés suivant tous leurs caprices, doués en outre d'une nature inconstante, ne se résignassent que difficilement à s'astreindre à une règle, comme cela se pratique dans toutes les maisons d'éducation bien disciplinées. Mais la docilité dont ils firent preuve à l'article du règlement, leur ponctualité à en suivre tous les points, leur firent croire une fois de plus que ces natures incultes étaient susceptibles de se plier à toutes

(1) Relation de 1637 p. 66

les exigences, quand une fois l'autorité a pris sur elles l'ascendant voulu. L'esprit d'imitation comptait aussi pour beaucoup dans les actes d'obéissance dont ils donnèrent de si beaux exemples durant leur séjour au séminaire. Voyant que les Jésuites suivaient eux-mêmes un régime de vie régulier, et qu'ils remplissaient leurs exercices religieux à des heures fixes, sans jamais y manquer, ils prirent plaisir à les imiter, non-seulement pendant une journée ou une semaine, mais des mois entiers.

Ce règlement ne comptait aucun article d'une grande sévérité. Les heures de classe et d'étude étaient entremêlées de récréations pendant lesquelles il leur était permis de se livrer à des jeux et à des amusements propres à leur caractère national, comme la chasse, la pêche, la fabrication des arcs et des flèches, etc. Aussi s'en donnaient ils à cœur-joie aux heures de récréations et durant les congés. S'ils obtenaient la permission de s'absenter au loin, il était rare qu'ils s'attardassent. Un jour qu'ils étaient allés chasser sans permission, croyant que leur absence ne serait pas remarquée, ils s'écartèrent dans la forêt et ne revinrent que longtemps après, ayant bien souffert de faim et de froid. Ils arrivèrent tout penauds à Notre-Dame-des-Ange, avouèrent leur faute et reconnurent que Dieu avait voulu les punir pour avoir agi à la façon des autres Sauvages.

Le règlement quotidien peut se résumer ainsi :

Après le lever, ils se mettaient en prières pour consacrer à Dieu leurs actions de la journée. Puis, ils se rendaient à la chapelle pour la messe dont ils n'entendaient que la première partie jusqu'à l'offertoire, tant qu'ils n'étaient que catéchumènes.

Après la messe, le déjeuner, puis, un des Pères leur apprenait à lire et à écrire. Une courte récréation précédait ensuite la leçon de catéchisme à laquelle ils se montraient toujours bien attentifs.

Dans l'après-midi, on leur enseignait encore un peu de lecture et puis on leur donnait leur liberté jusqu'au soir.

Après le souper, ils faisaient l'examen de conscience et la prière du soir et enfin ils allaient prendre leur repos.

Voilà comment se passaient les journées au séminaire des Hurons, dans une profonde régularité de vie. Le Père Le Jeune est lui-même émerveillé du résultat. "Être né Sauvage, dit-il, et vivre dans cette retenue, c'est un miracle ; être Huron, et n'être point larron, comme en effet ils ne le sont point, c'est un autre miracle ; avoir vécu dans une liberté qui les dispense d'obéir même à leurs

parents et ne rien entreprendre sans congé, c'est un troisième miracle!" (1)

Dans un autre endroit de la relation de 1637, le Père Le Jeune dit qu'on ne pouvait rien voir de si souple, c'est-à-dire de si docile qu'un séminariste huron. Puis il cite plusieurs exemples de leur dévotion, de leur attention aux exercices de piété, de l'accord qui régnait entre eux et de leur désir de bien faire. Pour ne citer qu'un trait de la manière dont ils comprenaient les préceptes de l'Eglise, un jour le Père Anne de Notre amena avec lui deux d'entre eux chez les Montagnais cabanés à sept ou huit lieues de Québec. L'heure du repas étant venue, on leur présenta à manger de la viande d'orignal qu'ils ne voulurent pas toucher, parce que c'était un samedi, jour d'abstinence à cette époque. Le Père leur assura que n'étant pas encore baptisés, ils n'étaient point tenus d'observer les commandements de l'Eglise. "Il n'importe, dirent-ils d'une commune voix, nous ne désirons pas d'en manger puisque vous n'en mangez point."

Les séminaristes n'observaient pas seulement leur règle, mais ils allaient quelquefois au-devant des désirs de leurs maîtres; c'est ainsi qu'ils s'offrirent un jour à faire des travaux de défrichement. De la part de Sauvages une telle proposition avait quelque chose de prodigieux. La permission leur fut donnée de faire comme bon leur semblerait. Durant l'hiver ils se mirent à ébrancher les arbres sur une assez vaste étendue de terrain, ils en abattirent même un certain nombre. Une cabane destinée à recevoir leur récolte à l'automne s'éleva bientôt du milieu des bois. Bref, les séminaristes ne rêvaient plus que semences, labour et moisson. Les Pères leur donnèrent du blé d'Inde qu'ils enfouirent dans le sol avec une grande précaution. Juin se passa, et le blé ne poussa pas. Même apparence en juillet. Nos agriculteurs improvisés avaient trop bien caché leurs grains de semence, ils n'avaient pu germer.

C'est ainsi que les Pères aimaient à développer chez leurs élèves le goût de l'agriculture, car ils espéraient par leur entremise auprès des Hurons amener peu à peu ceux-ci à établir une bourgade dans les environs de Québec. Avoir des Hurons sédentaires, telle était l'ambition des Religieux. Ils comprenaient l'avantage de les avoir auprès de leur maison, non seulement dans le but de les convertir à la foi, mais encore dans le but de protéger la petite colonie fran-

(1) Relation de 1637, p. 60.

çaise, en tenant en respect les ennemis qui, les sachant amis et alliés des Français, deviendraient plus prudents et plus réservés dans leurs attaques. M. de Montmagny était absolument du même avis que les Pères Jésuites. Comme eux, il comprenait l'importance du séminaire sous le double point de vue de la gloire de Dieu et de la prospérité des affaires spirituelles et temporelles des colons.

## II

Les vaisseaux de France arrivèrent en retard au printemps de 1637. Les vivres étaient à la veille de manquer, et l'on faisait maigre chère au couvent de Notre-Dame-des-AnGES. Le Père Le Jeune, dans un moment de découragement courut un jour s'ouvrir au gouverneur et lui communiquer ses appréhensions sur l'avenir du séminaire des Hurons. M. de Montmagny lui dit qu'il ne fallait pas renvoyer les séminaristes. "Plutôt souffrir, ajouta-t-il, et faire des épargnes dans les provisions de tout le monde." Cette belle réponse ayant été rapportée aux élèves, le plus âgé d'entre eux s'écria : "Voilà qui va bien ; c'eût été un grand mal de nous renvoyer dans notre pays : il vaut bien mieux un peu souffrir ça bas que de retourner dans de si grands dangers." (1)

Ce garçon, si bien disposé pourtant, devait bientôt compromettre l'existence du séminaire auquel il paraissait si étroitement attaché.

Tout allait bien cependant à Notre-Dame-des-AnGES. "Il semble que tout est en paix. . . . Nos Français prennent plaisir de voir de jeunes Sauvages jaloux de vivre à la française ; chacun semblait fort content. . . ." Mais il était écrit que l'œuvre des Jésuites passerait par le creuset de toutes les tribulations. Maladies, guerres, calomnies, troubles de tous genres, allaient monter à l'assaut de cette entreprise, de sorte que l'on peut répéter après le Père Le Jeune ces paroles :

*Morimur et ecce vivimus.*

Les Hurons furent en proie cette année à une maladie contagieuse des plus cruelles. Comme ces peuples infidèles de l'Amérique du Nord étaient encore plongés dans les ténèbres de l'ignorance et de la superstition, ils essayèrent d'expliquer ce fléau dévastateur par des causes diverses, toutes plus ou moins irrationnelles. D'abord ce fut aux Français qu'ils s'en prirent, et en première ligne à Cham-

(1) Relation de 1637, p. 64.

plain, mort depuis deux ans. Des Montagnais leur avaient appris que ce dernier avait dit à un de leurs capitaines, quelque temps avant de mourir, qu'il *emporterait avec lui tout le pays des Hurons*. Ils comprirent que c'était Champlain qui les faisait mourir afin d'accomplir sa promesse. Ce qui pouvait les porter à tirer une telle conclusion des paroles du premier gouverneur de la colonie, c'est que les capitaines hurons avaient pour habitude de désirer la compagnie d'autres capitaines lors de leur trépas, et il arrivait souvent que l'on expédiait dans l'autre monde tel ou tel chef pour lui procurer l'agrément de voyager dans le séjour des morts avec un capitaine enlevé par la maladie.

D'autres attribuaient la cause de la contagion à la vengeance des Français, et disaient que ceux-ci n'allaient aux Hurons que pour sacrifier leur vie afin de venger l'assassinat d'Etienne Brûlé, interprète, et dont les Hurons s'étaient rendus coupables. Ce fut dans tous les coins de la terre infidèle un tel concert de malédictions et de menaces de mort que les missionnaires se crurent en danger de perdre la vie. Les chefs avaient tenu une assemblée où il fut ouvertement question de massacrer les Pères, et ces ingrats auraient poussé leur dessein jusqu'à l'exécution, si un de leurs capitaines, du nom de Tarantouan, qui avait un neveu au séminaire, n'eût jeté, séance tenante, au milieu de la réunion, un collier de porcelaine : "Voilà, leur dit-il, pour fermer vos bouches et arrêter vos paroles." Ce présent eut un effet magique. L'arrêt de mort fut suspendu, grâce à l'intervention de Tarantouan, qui voulut ainsi racheter par cette noble conduite le meurtre de Brûlé, auquel les Français ne le croyaient pas étranger.

Les Hurons descendaient tous les ans aux Trois-Rivières pour y faire la traite. Cette année-là les Jésuites y avaient envoyé les séminaristes pour rencontrer leurs parents. Teouatirhon y fit la rencontre d'un de ses oncles, capitaine de guerre, et homme léger, au témoignage du Père Le Jeune. Entre autres nouvelles des Hurons, ce capitaine rapporta secrètement à son neveu que ses compatriotes avaient tué deux Français. En apprenant cela, Teouatirhon, qui avait confié son secret à Aïandacé, résolut de se sauver avec son petit compagnon, car ils appréhendaient qu'on leur ferait subir le même sort qu'aux deux Français. Au début, ils demandèrent un congé d'absence. Les Pères ne voulurent pas le leur accorder, pour la bonne raison que ces deux enfants leur avaient été donnés publi-

quement. Mais ils finirent par consentir au départ de Teouatirhon, vu que son oncle l'accompagnait.

La nouvelle de l'assassinat des deux Français commença bientôt à s'ébruiter, et l'on arrêta le capitaine huron, en attendant l'arrivée des Sauvages de sa tribu. Les gardiens du fort qui avaient l'éveil, surprirent durant une nuit Aïandacé se précipitant du haut de l'un des bastions. Ils accoururent l'arme au poing, et firent prisonnier le chef huron qui avait comploté de fuir avec son neveu et l'autre séminariste. Tous trois furent mis sous bonne garde jusqu'à l'arrivée du gouverneur et du Père Le Jeune qu'Andehoua, était venu chercher à Québec. Les Hurons parurent presque en même temps qu'eux et assurèrent aux Français que tout était tranquille chez eux, et qu'aucun Français n'avait été mis à mort.

Teouatirhon n'en persista pas moins dans sa détermination d'aller revoir sa vieille mère, et les Pères lui donnèrent un congé définitif, à condition qu'il promît de rencontrer souvent le Père de Brébeuf afin de continuer son instruction. Le Père Paul Ragueneau s'embarqua avec lui pour le pays des Hurons. Ils n'étaient pas aussitôt partis qu'ils firent la rencontre de Tarantouan, oncle de Teouatirhon : "Comment, mon neveu, lui dit-il, quittez-vous ainsi les Français qui vous ont si bien traité ?" Teouatirhon tout confus, lui répondit qu'il était prêt à s'en retourner. "Allons donc, lui répliqua son oncle, embarquez-vous dans l'un des canots qui me suivent, car je veux vous ramener moi-même." Le neveu obéit sans hésitation, et prit congé du Père Ragueneau qui poursuivit sa route.

Tarantouan et sa suite s'en revenaient tranquillement sur le lac Saint-Pierre, lorsqu'ils furent soudainement cernés par un parti d'Iroquois au nombre de cinq cents. Tarantouan fut le premier entouré et emmené prisonnier. La fâcheuse nouvelle de la présence des Iroquois dans les environs des Trois-Rivières jeta l'alarme parmi les Français. L'on apprit que plusieurs Hurons étaient tombés au pouvoir de ces féroces ennemis, on tremblait même sur le sort du Père Ragueneau, lorsqu'un jour on vit se diriger vers le fort un canot iroquois monté par un Sauvage. Les uns crurent que c'était un prisonnier de guerre en fuite, d'autres que c'était un Iroquois essayant d'attirer l'attention de son côté pendant qu'un parti des siens venait dans une direction opposée pour les surprendre. Plus l'embarcation approchait de terre, plus il devenait facile de s'assurer qu'il était de fabrication iroquoise. Les Sauvages effrayés se mirent à crier : Iroquois ! Iroquois ! c'est l'ennemi ! c'est l'ennemi !

Le canonnier voulut envoyer un boulet à cet audacieux, mais M. de Montmagny s'y opposa et il fit bien, car, quelques instants après, on pouvait reconnaître du haut de la plate-forme le séminariste Teouatirhon, nu comme la main, si ce n'est d'un méchant brayot qui lui ceinturait les reins. Le pauvre enfant s'empressa de raconter que, se voyant cerné par les Iroquois, il avait réussi à se sauver à terre à force de rames, puis il s'était caché dans la forêt en attendant que ses ennemis eussent renoncé à le poursuivre. Quand il les crut partis, il se dirigea vers le rivage et s'embarqua dans le canot abandonné par les Iroquois. L'arrivée de Teouatirhon fut saluée avec joie par les Français qui le croyaient déjà mort.

Quelques jours après, un Huron vint annoncer au fort que Tarrantouan était prisonnier des Iroquois, et, qu'un jour, comme il était caché dans les bois à proximité de ces barbares, il l'avait entendu chanter pendant qu'ils le tourmentaient, lui et d'autres de ses compatriotes faits prisonniers du même coup.

Cette aventure dont le dénouement fut heureux, ne fut pas unique dans la vie de Teouatirhon. Plusieurs fois déjà il avait pu s'échapper des mains des Iroquois. Ce qui fait dire au Père Le Jeune : "Ce jeune séminariste sera bien châtié, s'il ne reconnaît la main de Dieu en sa conduite." Andehoua, le second des séminaristes, ayant ouï dire à son arrivée aux Trois-Rivières que son camarade Teouatirhon voulait quitter les Jésuites, ne put s'empêcher de donner son impression sur ce départ : "Il se perdra, dit-il, aussitôt qu'il sera arrivé au pays." Quand le moment des adieux fut venu, il lui fit ses recommandations en des termes touchants : "Tu sais bien, mon cher compagnon, comme nous avons toujours vécu en bonne intelligence : continuons dans cette amitié ; souviens-toi qu'auparavant que nous connaissions Dieu, nous vivions comme des bêtes, ne retournons point à notre première ignorance ; prends garde à toi, n'oublie point ce qu'on nous a enseigné."

Sages conseils que Teouatirhon ne suivit pas toujours, au grand détriment de son âme.

Andehoua était doué d'un excellent naturel. Il joignait à une douceur presque angélique une disposition extraordinaire pour l'apostolat religieux. N'étant encore que catéchumène, il allait visiter les gens de son pays que la traite attirait à Québec, et il leur expliquait les commandements de Dieu. Les pauvres Indiens se regardaient avec étonnement, et semblaient ravis de ce que l'un des leurs avait pu devenir prédicateur de l'Évangile comme les missionnaires.

français. C'était aussi une grande consolation pour les Pères de voir ce petit Sauvage si plein de zèle pour la gloire de Dieu. Nous verrons plus loin que les belles espérances données par Andehoua ne furent point vaines.

Le plus jeune des trois séminaristes était Aïandacé. C'était le Benjamin de la maison. Sa conduite ne laissait rien à désirer. Mais il lui prenait, de temps à autre, des ennuis de sa mère qui dégénérent en une véritable nostalgie. Les Pères faciles à attendrir, résolurent de l'envoyer se promener dans sa famille, et ils profitèrent de l'occasion du Père Pijart qui allait rejoindre ses confrères au pays des Hurons. Aïandacé promit de passer la plus grande partie de son temps avec Echon (1) et de revenir l'année suivante.

Le vide laissé dans les rangs des séminaristes par le départ d'Aïandacé fut bientôt comblé. Teouatirhon était revenu amenant avec lui des Trois-Rivières un jeune Huron qui avait pu s'échapper des Iroquois. Le Père Daniel se trouvait avec le même nombre d'élèves que l'année précédente. Deux autres petits Sauvages qui avaient accompagné leurs parents à Québec, vinrent demander leur entrée à Notre Dame-des-Anges. L'un d'eux fut admis parce qu'il fut reconnu jouissant d'un bon caractère ; mais l'autre fut congédié, car, au dire de Teouatirhon, il était possédé du démon, c'est-à-dire mélancolique. Outre ces quatre élèves, trois étaient annoncés de la bourgade d'Ossandué, et cinq ou six autres de divers endroits. Le capitaine de Khiondaésahan avait promis au Père Pijart qu'il en conduirait plusieurs de sa bourgade.

Comme on le voit, l'humble séminaire commençait à jouir d'un certain prestige chez les Sauvages, en dépit de tous les obstacles qui avaient failli en compromettre gravement l'existence dès son origine. Cependant si tout semblait propère au sujet du recrutement des élèves, les Jésuites étaient toujours dans une grande perplexité quant à la partie matérielle de leur œuvre. Les secours attendus de France ne venaient pas et la pauvreté faisait sentir ses atteintes dans la petite résidence de Notre-Dame-des-Anges. Habiller et

(1) Surnom donné au Père de Brébeuf. Les Hurons baptisèrent de la sorte tous les Pères Jésuites qui eurent des relations avec eux. En voici d'autres exemples : Le P. Le Jeune : *Achiendassé*, le P. Daniel : *Antouennen*, le P. Chastellain : *Arioo*, le P. Chabanel : *Arotnen* ; le P. Garnier : *Ouaracha*, le P. du Peron : *Anonchiara*, le P. Jogues : *Ondessoné*, le P. Ragueneau : *Aondecheté*, le P. Le Moyne : *Ouane*, le P. J. Lalemant : *Achiendassé*, le P. de Carheil : *Aondecheté*, le P. Le Mercier : *Tearonhiagannra* et *Chauosé*.

nourrir ces jeunes gens était l'occasion de fortes dépenses. Ils arrivaient presque nus, et il fallait non-seulement les vêtir convenablement, mais leur fournir un ameublement, des matelats, des couvertures, du linge en quantité suffisante. Les parents, de leur côté, étaient incontentables. S'imaginant que les Jésuites étaient leurs obligés, ils ne cessaient de demander faveurs sur faveurs, cadeaux après cadeaux. De sorte que les Pères se trouvaient chargés de la famille entière de chacun des séminaristes. Le fardeau était trop lourd pour leurs faibles ressources. Ils ne refusèrent cependant aucunes enfants qui demandaient leur admission, excepté lorsqu'ils montraient des penchants à la perversité ou à des vices qui auraient pu scandaliser les autres. Le nombre, de solliciteurs de cette catégorie fut restreint. Le plus souvent, au contraire, les jeunes gens qui venaient s'offrir étaient très bien disposés et restèrent fermes dans la foi.

Nous avons déjà cité l'exemple d'Andehoua, le modèle des séminaristes hurons. Son nom est diversement rapporté dans les *Relations*. Nous trouvons aussi *Andeouarachen* ou *Andeouarahen*. Un autre néophyte fervent aussi était ce jeune sauvage qui s'était sauvé comme par miracle d'une bande iroquoise, et déjà bien connu, Teouatirhon. Ils furent baptisés tous deux en 1638, le premier sous le nom d'Armand-Jean en l'honneur du cardinal de Richelieu. M. le gouverneur Montmagny fut son parrain. François de Ré et mademoiselle de Repentigny donnèrent au second le nom de Joseph, en souvenir des associés de la Compagnie de la Nouvelle-France.

Armand-Jean fut une des lumières du catholicisme parmi les siens. Il jouissait d'un bon esprit, d'un jugement solide et surtout d'une grande et forte piété. Mais laissons à l'écrivain de la Relation le soin de nous raconter le genre de vie de cet autre Louis de Gonzague:

“ Depuis son baptême, il se confesse et communie tous les huit jours avec une dévotion et une modestie qui nous fait reconnaître en lui la présence de la grâce. Surtout il a une aversion grande du péché, nommément de l'impureté. Il ne faut que se figurer les débordements d'un Sauvage lubrique, pour admirer ce que je vais dire. Se sentant attaqué la nuit en songe de quelque pensée messéante, il se lève en sursaut, se met à genoux pour prier Dieu jusqu'au son de quatre heures pour le lever; alors il me vint trouver avec tant de confusion et d'humilité, qu'il me fut aisé de connaître que le prince des superbes avait quitté la place. . . . Il désirait fort jeûner les vendredis et les samedis de l'année, pour la dévotion sensible que Dieu

lui communique à la passion du Fils, et aux douleurs de la Mère ; mais nous le contentâmes sur ce que Notre Seigneur aurait égard à sa bonne volonté dans son travail.

«Voici un trait de sa grande résignation. Il avait une jambe gelée ; son compagnon voulait aller à la chasse, et, ne sachant rien de son incommodité, le presse de lui tenir compagnie ; lui, de peur de lui déplaire, se lève de grand matin, et se dispose comme s'il eût dû partir quant et lui ; durant la messe il prie Dieu à ce qu'il inspire son instructeur ce qui serait de sa volonté, étant tout prêt de partir, si on le jugeait à propos ; Dieu y pourvut, car de bonne rencontre, je l'arrêtai, ayant vu la mauvaise disposition de sa jambe. (1)

L'autre séminariste, Joseph Teouatirhon, était d'une humeur affable et complaisante. Il se prépara à recevoir le sacrement de baptême avec une ferveur digne des chrétiens de la primitive Eglise. Depuis cette date mémorable de sa vie, les Pères remarquèrent en lui une docilité, une modestie et une décence qui dénotaient une grande pureté d'âme et une profonde soumission à la volonté de Dieu, et aux règlements du séminaire. Andehoua et Teouatirhon composaient tout le personnel en 1638. Les autres étaient partis au printemps vers leur pays, pour des raisons tellement graves que le gouverneur avait demandé lui-même ce départ dans l'intérêt de la communauté.

L'hiver précédent s'était passé, comme nous l'avons dit, au milieu des plus terribles anxiétés. Les Hurons avaient comploté le massacre général des Français résidant au milieu d'eux, et la nouvelle en avait été annoncée à Québec par des Sauvages errants. M. de Montmagny voulant savoir à quoi s'en tenir, chargea, dès le petit printemps, les deux séminaristes de se rendre dans leur pays, afin d'assurer les Hurons que les Français étaient toujours dans les mêmes bonnes dispositions à leur égard. Un Père jésuite, accompagné d'un Français et de quelques Algonquins, se mit en route pour le pays d'Armand-Jean et de Joseph. Un jour que la flottille doublait une pointe où les eaux tourbillonnaient avec rage, le canot d'Armand fut renversé et le jeune séminariste disparut dans la rivière torrentueuse. Après avoir fait de vains efforts pour se tenir à la surface, Armand crut qu'il allait périr, et se laissa entraîner au fond de la rivière. Du fond de son âme il s'adressa à Dieu dans une prière fervente et lui offrit généreusement le sacrifice de sa vie. Il se sentit

(1) Relation de 1638, p. 24.

aussitôt comme soulevé de dessus la roche où il était assis, et entraîné à la surface des flots où ses doigts saisirent des broussailles à l'aide desquelles il put se soutenir et puis gagner le rivage sain et sauf.

Chemin faisant nos voyageurs firent la rencontre de quelques Hurons, parents d'Armand. Ils apprirent d'eux que les Français étaient en parfaite sécurité. Quelques jours après, le 9 juillet, ils arrivèrent au terme de leur voyage, qui, depuis leur départ de la rivière des Prairies, avait duré 29 jours.

L'arrivée du Père fut une source de consolation pour les pauvres missionnaires qui avaient passé l'hiver au milieu des plus cruelles persécutions. Armand se retira chez ses parents et ne cessa pas de témoigner par ses paroles et ses exemples de sa foi vigilante et de ses vertus. L'amour de la religion l'avait rendu courageux comme un lion. Ses gens l'écoutaient et admiraient ses discours. "En vérité, s'écrie le Père Le Jeune, nous sommes dans l'étonnement et dans les bénédictions de Dieu, voyant ce que nous n'osions attendre d'une plante née au milieu de la barbarie et si nouvellement entrée dans l'Eglise de Dieu."

Les prédications du jeune Armand et les heureux résultats qui en suivirent, engagèrent les missionnaires à retenir avec eux Joseph Teouatirhon en qui on reposait aussi une grande confiance. Le séminaire allait être privé d'élèves, mais les Pères comptaient pouvoir mettre à exécution cette année même le projet d'ouvrir les portes de leur maison aux petits Sauvages d'autres nations. Il y entra en effet dès 1638, des Montagnais, des Algonquins, en même temps que des Hurons. Les uns y vinrent avec l'intention d'y demeurer toujours ; d'autres n'avaient pour but que de s'instruire dans la foi et de s'en retourner ensuite. La plupart étaient âgés de douze à quinze ans. Le Père Le Jeune fait leur éloge en plusieurs endroits de ses écrits. Nous nous en tiendrons aux extraits suivants. (1)

"Ces jeunes enfants nous ont appris deux belles vérités : l'une que si les animaux sont capables de discipline, beaucoup plus les jeunes enfants sauvages ; l'autre, que la seule éducation manque à ces pauvres enfants ayant l'esprit aussi bon que nos Européens.

"Un petit ânon sauvage n'est pas né dans une plus grande liberté qu'un petit Canadien ; cependant quand ces enfants se voient dans un séminaire, ils se rangent doucement aux petits exercices qu'on exige d'eux ; ils font leurs prières à deux genoux soir et matin ;

(1) Relation de 1639, p. 40.

cing d'entre eux étant baptisés assistaient tous les jours à la messe quand ils étaient au séminaire. . . Ils servent au prêtre à l'autel avec autant de grâce et de modestie que s'ils avaient été élevés dans une académie bien réglée. Ils se trouvent aux heures qu'on les instruit, s'entraiment les uns les autres. . . Je confesse que ces enfants sont éveillés, et qu'ils font paraître beaucoup d'esprit, mais je n'eusse pas cru qu'ils eussent tant raisonné notamment en matière de notre créance."

### III

A partir de 1639, le nombre des séminaristes alla toujours en diminuant jusqu'à ce qu'il fut réduit à zéro. Le petit séminaire se trouva temporairement fermé pendant près de trois ans, non seulement à cause du manque de sujets, mais surtout " parce que l'on ne voyait pas de fruits notables parmi eux, commençant l'instruction d'un peuple par les enfants." Les Pères essayèrent encore de faire revivre cette œuvre ingrate. Cette fois ils adoptèrent un système plus pratique en apparence. Chaque année ils adoptaient un certain nombre de jeunes gens de vingt à vingt-cinq ans ; ils les instruisaient pendant quelques mois en leur faisant partager les travaux des missionnaires parmi les Français et les Algonquins. Puis, une fois raffermis dans la foi, ils étaient renvoyés chez eux.

" Cette façon de séminaire, écrit le Père B. Vimont, est aisée et peut se faire à petits frais et est excellente, choisissant nombre de jeunes gens de vingt ou vingt-cinq ans, de bonne volonté et bon esprit, et les cultivant un automne et un hiver parmi nos Français et nos chrétiens Algonquins, leur faisant voir et goûter la profession du christianisme parmi nous et parmi des gens de leur pays même, et puis les renvoyant sous la garde et la conduite de nos Pères qui vont aux Hurons."

Conformément à cette détermination des Jésuites, l'on constate, par la Relation de 1643, que quatre jeunes Hurons avaient passé l'hiver précédent à Québec pour s'y instruire. Ils furent baptisés avant de retourner dans leur pays. M. l'abbé Lesueur de Saint-Sauveur fut parrain de Saouïaretschi ; Martial Piraube, M. de Repentigny et M. de la Vallée donnèrent respectivement les noms de Pierre à Ateiachias, de Joseph à Atarohiat et de René à Ato kouchiouïani, trois catéchumènes qu'ils accompagnèrent aux fonts baptismaux.

Mais revenons aux deux anciens séminaristes que nous avons perdus de vue, Andehoua et Teouatirhon, depuis que nous les avons laissés au sein de leurs familles. Armand-Jean passa quatre ans en contact avec l'infidélité et la barbarie sans faire la moindre souillure à sa robe d'innocence. La Providence le protégea visiblement en plusieurs occasions où sa vie fut exposée aux plus grands périls. C'était sans doute en récompense du bien qu'il faisait autour de lui en coopérant à l'œuvre civilisatrice et religieuse des héroïques missionnaires pour plusieurs desquels l'heure du martyre approchait.

Après la dispersion des Hurons, Armand suivit ses compatriotes à Québec, et il choisit pour se fixer l'île d'Orléans qui, en 1648, donna l'hospitalité à un groupe considérable de ces pauvres exilés. Ici, comme aux Hurons, l'ancien séminariste devenu homme était un sujet d'édification générale. Pas un n'était plus assidu à assister aux offices de la Congrégation de la sainte Vierge fondée dans l'île. Etant tombé gravement malade, il demanda son admission à l'Hôtel-Dieu de Québec, et il vint y finir ses jours peu de temps après. Il était alors âgé de 36 ans. C'était en l'année 1654.

Armand avait toujours été fidèle aux promesses de son baptême. "Tous les jours, écrit le Père Le Mercier, alors supérieur des missions, il entendait deux messes quelque rigueur du froid qu'il fit au plus fort de l'hiver : il les entendait les mains jointes, les deux genoux tout nus en terre, dans un respect de dévotion qui n'avait rien de sauvage. Ses prières finies, il allait travailler en son champ, soit pour abattre la forêt voisine, soit pour brûler les arbres et rendre la terre labourable, qui est un travail très pénible. Le peu de repos qu'il prenait de temps en temps, il l'employait à dire son chapelet, souvent cinq et six en un jour."

Félicité, sa veuve, conçut un profond chagrin de cette mort inattendue. Mais elle trouva dans sa foi qui n'était pas moins grande que celle de son mari, des consolations suffisantes pour lui faire supporter cette terrible épreuve avec une résignation admirable. De crainte de prévariquer, elle préféra rester où elle était plutôt que de se rendre chez les Iroquois, où elle avait un frère naturalisé pour lequel elle avait toujours eu le plus tendre attachement. Répondant à un Père qui lui faisait des remontrances au sujet de ce départ que la nature l'invitait à entreprendre, elle dit : "Est-il vrai que pour aimer Jésus il faille demeurer ici ? La nature a beau dire, mon cœur a beau le désirer, mes yeux ne verront point ce frère que

j'ai tant souhaité." Puis fondant en larmes, elle continua : " Non, non, mon voyage ne se fera point, quoique j'en dusse être au mourir." Elle perdit aussitôt connaissance et ne recouvra ses sens qu'au bout de vingt-quatre heures. Telle fut la foi de cette chrétienne, foi robuste qui lui permit de faire un sacrifice presque au-dessus des forces de la nature. Qu'on cherche ailleurs que dans l'Eglise catholique des exemples d'un pareil dévouement à sa religion ?

## IV

Il ne nous reste plus pour clore l'histoire intime des séminaristes hurons qu'à raconter la mort de Teouatirhon, l'un des plus remarquables de la petite phalange. Nous avons été témoins de son retour au pays de ses pères, et nous n'avons pas oublié la prédiction d'Andehoua à son sujet : " Il se perdra, avait dit ce pieux jeune homme, aussitôt qu'il sera rendu en son pays." Ce ne fut malheureusement que trop vrai, car l'ancien élève des Jésuites, si bien disposé au séminaire, ne tarda pas une fois sorti à se laisser entraîner dans toute sorte de dérèglements. Les missionnaires qui avaient l'œil sur sa conduite, ne manquaient pas de le réprimander quand il tombait dans quelques fautes graves. Il s'amendait pendant quelque temps pour retomber ensuite. C'est ainsi que des conversions succédèrent à des intervalles de vie déréglée, et il semblait s'enfoncer dans le bourbier du vice à mesure qu'il avançait en âge. Il se serait infailliblement perdu si, Dieu, dans sa grande miséricorde, ne l'eût pas retiré du monde avant le temps. Frappé à mort à la suite d'un accident, les Pères s'empressèrent de lui offrir les sacrements de la religion catholique et le préparèrent au terrible passage de l'éternité. Teouatirhon mourut en l'année 1640, muni de tous les secours de l'Eglise.

Le séminaire des Sauvages a fermé ses portes pour toujours. Le couvent de Notre-Dame des Anges n'existe plus que comme souvenir, car les Jésuites l'avaient quitté pour venir se fixer à la Haute-Ville. Mais, poursuivant toujours leur idée première d'attirer à Dieu, au moyen de séminaires les peuplades sauvages pour lesquelles ils entretenaient une prédilection marquée, les Jésuites ouvrirent un second aux Trois-Rivières, en 1643. Six excellents néophytes y recevaient des leçons de catéchisme dès la première année de sa fondation. Cette fois l'épreuve ne fut pas de longue durée, le séminaire des Trois-Rivières fut fermé au bout d'un an malgré tout le bon vouloir des missionnaires. Ils portèrent désor-

mais leurs talents et leurs ressources à une entreprise plus fructueuse dans ses résultats en engageant les Sauvages à pratiquer la vie sédentaire près de Québec. C'est à Sillery qu'ils travailleront à l'avenir, avec un zèle et une ferveur qui provoquera l'admiration de la première supérieure des Ursulines. "C'est une chose admirable, écrivait Marie Guyart de l'Incarnation, le 3 septembre 1640, que la ferveur et le zèle des RR. PP. de la Compagnie de Jésus. Le P. Vimont, supérieur de la mission, pour encourager les pauvres Sauvages les mène lui-même au travail, et travaille à la terre avec eux, ne trouvant rien de bas en ce qui concerne la gloire de Dieu et le bien de ce pauvre peuple." (1)

---

L'histoire du séminaire des Hurons est courte mais pleine d'enseignements précieux. S'il est vrai de dire que le grain de senevé, jeté en terre par les Jésuites avec la coopération de Champlain, arrosé des sueurs du Père Daniel, n'a pas produit cet arbre fort et robuste dont parle l'Évangile, nous pouvons cependant affirmer qu'il a produit des rejetons vigoureux et des fruits de bénédiction et de salut. Il est des plantes, même vivaces, qui dégénèrent à la longue et meurent au bout d'un certain nombre d'années malgré les précautions les plus assidues et les soins les plus habiles du jardinier. On ne sait trop au juste si ce résultat est dû au manque de principes fertilisants dans le sol, ou si la plante porte en elle-même un germe de mortalité naturelle. Ainsi de beaucoup d'institutions humaines que leurs promoteurs ont entourées des plus délicates attentions. Ils les ont vues quelquefois prospérer et grandir, et puis aller en déclinant jusqu'à complète extinction. Tel fut le sort du séminaire de Notre-Dame-des-Anges.

N. E. DIONNE.

(1) Lettres historiques, XIII. p. 322-323.

# L'ORDRE DU MONDE PHYSIQUE

ET

SA CAUSE PREMIÈRE D'APRÈS LA SCIENCE MODERNE.

---

## L'ORDRE TERRESTRE.

---

### L'ORDRE DANS LE REGNE ANIMAL.

#### ART. II. LES FONCTIONS.

(Suite.)

*L'estomac et la digestion.*—Il faudrait parler maintenant du laboratoire où le sang se prépare, c'est-à-dire de l'estomac et de ses annexes, où, par une série d'opérations physiques et chimiques, les aliments se transforment en un liquide propre à la circulation nutritive. Mais ces opérations sont tellement complexes qu'il faudrait tout un livre pour les exposer ; encore offrent-elles à la science une foule de mystères qu'elle ne peut expliquer.—Contentons-nous de signaler quelques détails.

Dans l'estomac de l'homme, trois ordres de fibres musculaires permettent à cet organe de se contracter dans tous les sens et, par suite, d'agiter, d'émulsionner les aliments qu'il reçoit.

Dans toute son étendue, il est, à l'intérieur, revêtu de glandes muqueuses en forme de tubes droits pressés les uns contre les autres ; on évalue à cinq millions le nombre de ces glandes (*Périer anatomie*, p. 318). Cinq millions d'urnes microscopiques qui sécrètent sans cesse et versent le suc gastrique sur les aliments pour les préparer à l'entretien de notre vie, n'est-ce pas un luxe de construction ?

Que se passe-t-il encore dans cette cavité mystérieuse où les aliments restent des heures entières ? On le conclut des matières qu'on peut en extraire dans les animaux ; on l'a même observé parfois directement dans l'homme. En 1833, un docteur américain, William Beaumont, fut chargé de soigner un jeune chasseur canadien dont l'estomac était perforé par un coup de fusil. La blessure guérit, mais il resta sur l'estomac un orifice qui permettait de voir ce

qui se passait dans sa cavité. Beaumont put observer ainsi pendant un an les phases de la digestion stomacale.

D'après ses observations et celle des autres savants, les aliments sous l'action du suc gastrique y sont réduits, changés en une pâte légère, presque liquide, le chyme ; ils traversent ensuite les intestins, y sont soumis à l'action de la bile et du suc pancréatique, et continuent de s'élaborer. A mesure qu'ils sont rendus assimilables au sang, ils sont absorbés par des canaux d'une ténuité extrême, et conduits par une veine au torrent sanguin. Ce travail préparatoire de l'assimilation s'opère plus ou moins lentement selon la nature des aliments ; il exige plus de temps pour la nourriture végétale ; aussi les intestins sont-ils très longs chez les herbivores. Ceux du bœuf ont environ cinquante mètres de longueur, ceux du mouton égalent vingt-huit fois la longueur de son corps, tandis que chez l'homme ils ont seulement sept ou huit fois la longueur de sa taille.

On s'est demandé d'où vient que l'estomac ne digère pas ses propres tissus, pourquoi le suc gastrique, qui attaque et dissout tous les aliments, ne dissout-il pas l'estomac lui-même ? Claude Bernard, un des plus célèbres naturalistes modernes, répond que c'est grâce à l'épithélium : " La présence de l'épithélium sur les muqueuses en général, dit-il, sur la muqueuse stomacale notamment, oppose un obstacle complet à l'absorption. L'épithélium qui tapisse la paroi interne de ce viscère enferme le suc gastrique comme dans un vase aussi imperméable que s'il était de porcelaine."

N'est-il pas fort heureux que l'activité stomacale soit limitée de la sorte ?

La science tend donc à le prouver de plus en plus : tout a son but, son utilité, sa raison d'être, dans ce laboratoire où mille parties, mille actions chimiques concourent à préparer l'aliment nécessaire à la vie. Ignore-t-il donc les propriétés des corps, les lois de la chimie, celui qui a construit, disposé toutes les parties de ce laboratoire, et qui dirige toutes ses opérations ?

### ART. III. RAPPORTS DES ORGANES ET DES FONCTIONS AVEC L'ORGANISME ENTIER.

#### CORRÉLATION DES FORMES ORGANIQUES.

Après les détails précédents sur nos organes, il est facile de voir l'harmonie de ces instruments avec leurs opérations, avec les fonctions qu'ils remplissent.

Cherchons maintenant si dans tout l'organisme vivant, si dans les différentes espèces, il y a la même proportion, la même harmonie. Un homme de génie, le plus grand naturaliste des temps modernes, va nous répondre.

Au commencement de ce siècle, à la suite de grands travaux dans les carrières voisines de Paris, on vint apporter à Georges Cuvier une multitude d'ossements étranges recueillis dans ces couches profondes. Des os isolés, jetés pêle-mêle, presque tous réduits à des fragments, tels étaient les débris qu'on lui présentait : de quels animaux provenaient-ils ? avec ces restes épars, pouvait-on les reconstruire ?

Dans son *Discours sur les Révolutions de la surface du globe*, Cuvier, lui-même, nous expose la difficulté du problème et la manière dont il sut le résoudre :

“ Antiquaire d'une espèce nouvelle, il me fallut apprendre à la fois à restaurer ces monuments des révolutions passées, à en déchiffrer le sens : j'eus à recueillir et à rapprocher, dans leur ordre primitif, les fragments dont ils se composent, à reconstruire les êtres antiques auxquels ces fragments appartenaient, à les reproduire avec leurs proportions et leurs caractères, à les comparer enfin à ceux qui vivent aujourd'hui à la surface du globe ; art presque inconnu, et qui supposait une science à peine effleurée auparavant, celle des lois qui président aux coexistences des formes des diverses parties dans les êtres organisés. Je dus donc me préparer à ces recherches par des recherches bien plus longues sur les animaux existants ; une revue presque générale de la création actuelle pouvait seule donner un caractère de démonstration à mes résultats sur cette création ancienne.”

Cette étude, Cuvier l'entreprit, la poursuivit de longues années : avec quelle constance, et dans quelles conditions, il nous le dit aussi :

“ Il est vrai que j'ai joui de tous les secours nécessaires, et que ma position heureuse, une recherche assidue pendant près de trente ans, m'ont procuré des squelettes de tous les genres et sous-genres de quadrupèdes, et même de beaucoup d'espèces dans certains genres ; avec de tels moyens, il m'a été aisé de multiplier mes comparaisons, et de vérifier, dans tous leurs détails, les applications que je faisais de mes lois.” (*Discours sur les Révolutions du globe*, 7<sup>e</sup> édit. 1830, p. 109.) C'est ainsi que Cuvier put découvrir la corrélation des formes organiques, la loi des rapports qui existent entre.

toutes les parties de l'animal ; et, fondé sur cette loi, il déterminait le genre, l'espèce des fossiles dont on lui présentait les fragments. Cette loi est-elle exacte ? Cuvier réussit-il dans cette reconstruction ? mille fois depuis on l'a reconnu et, naguère encore, l'amiral Jurien de la Gravière, président de l'Académie des sciences, le proclamait dans cette savante Société : " Georges Cuvier disait-il, a fondé la paléontologie ; quelques fragments épars avaient paru suffire à ce grand naturaliste pour reconstituer l'être préhistorique qu'il désigna sous le nom de *Paleotherium magnum*. On contestait l'exactitude de la restitution ; d'une carrière à plâtre exploitée à Vitry-sur-Seine, se lève tout à coup un squelette gigantesque : me reconnaissez-vous ? semble dire ce monstre.—Comparez au précieux fossile le dessein de Cuvier ; lequel des deux est la copie de l'autre ? Jamais la science n'obtint un triomphe aussi éblouissant, et aussi complet." (*Comptes rendus de l'Académie des sciences*, 27 décembre 1886, p. 1297.)

Ce travail de reconstruction, Cuvier l'exécuta pour un grand nombre d'espèces ; c'est ainsi, dit-il, que nous avons déterminé et classé les restes de plus de 150 mammifères ou quadrupèdes. Plus de 90 de ces animaux sont bien certainement inconnus des naturalistes jusqu'à ce jour ; et, sur ces 90 espèces inconnues, il y en a près de 60 qui appartiennent à des genres nouveaux," c'est-à-dire, dont le genre même diffère des animaux des genres encore existants.

Tels furent les résultats des travaux de Cuvier ; laissons-le maintenant nous exposer cette loi de la corrélation des formes, des rapports qui existent entre toutes les parties de l'animal ; elle nous dira quel ordre, quelle harmonie existe entre toutes ces parties :

" Tout être organisé, dit Cuvier dans son *Discours sur les Révolutions du globe*, (p. 98), tout être organisé forme un ensemble, un système unique et clos dont toutes les parties se correspondent mutuellement, et concourent à la même action définitive par une réaction réciproque. Aucune de ces parties ne peut changer sans que les autres changent aussi, et, par conséquent, chacune d'elles prise séparément indique et donne toutes les autres." " Ainsi, si les intestins d'un animal sont organisés de manière à ne digérer que de la chair et de la chair récente, il faut que ses mâchoires soient construites pour dévorer une proie, ses griffes, pour la saisir et la déchirer, ses dents, pour la couper et la diviser ; le système entier de ses organes du mouvement, pour la poursuivre et pour l'atteindre, ses organes des sens, pour l'apercevoir de loin. . . Telles sont les conditions généra-

les du régime carnivore ; mais sous ses conditions générales, il en existe de particulières relatives à la grandeur, à l'espèce, au séjour de la proie pour laquelle l'animal est disposé ; et, de chacune de ces dispositions particulières, résultent des modifications de détail dans les formes qui dérivent des conditions générales ; ainsi, non seulement la classe, mais l'ordre, mais le genre, et jusqu'à l'espèce, se trouvent exprimés dans la forme de chaque partie."

" En effet, pour que la mâchoire puisse saisir, il lui faut une certaine forme de condyle ; pour que l'animal puisse emporter sa proie, il lui faut une certaine vigueur dans les muscles qui soulèvent sa tête, d'où résulte une forme déterminée dans les vertèbres où ces muscles ont leurs attaches. Pour que les dents puissent couper la chair, il faut qu'elles soient tranchantes, et qu'elles le soient plus ou moins suivant qu'elles auront plus ou moins exclusivement de la chair à couper. Leur base devra être d'autant plus solide qu'elles auront plus d'os et de plus gros os à briser. Ces circonstances influenceront aussi sur le développement de toutes les parties qui servent à mouvoir la mâchoire. Pour que les griffes puissent saisir cette proie, il faudra une certaine mobilité dans les doigts, une certaine force dans les ongles, d'où résulteront des formes déterminées dans toutes les phalanges, et des distributions nécessaires de muscles et de tendons."

Cuvier déduit encore d'autres conséquences du régime de l'animal ; les membres postérieurs, par exemple, contribuent à la rapidité de la course ; la composition du tronc et des vertèbres influe sur la facilité, la flexibilité des mouvements ; la forme des os du nez, de l'orbite de l'œil, de l'oreille, doit être en rapport avec la perfection des sens, de l'odorat, de la vue, de l'ouïe ; " en un mot, la forme de la dent entraîne la forme du condyle, celle de l'omoplate, celle des ongles, comme l'équation d'une courbe entraîne toutes ses propriétés ; et celui qui posséderait rationnellement les lois de l'économie organique pourrait refaire tout l'animal, en partant d'un seul de ses organes." (*Discours*, *ibid.*, p. 99.) Telle est donc l'harmonie, la corrélation de toutes les parties dans un organisme vivant : la forme de l'une entraîne celle de toutes les autres.

" La moindre facette d'os, la moindre apophyse ont un caractère déterminé, relatif à la classe, à l'ordre, au genre, à l'espèce auxquels elles appartiennent, au point que toutes les fois que l'on a seulement une extrémité d'os bien conservée, on peut, en s'aidant de

l'analogie et de la comparaison, déterminer toutes ces choses aussi sûrement que si l'on possédait l'animal entier. J'ai fait bien des fois l'expérience de cette méthode sur des portions d'animaux connus, avant d'y mettre entièrement ma confiance pour les fossiles ; mais elle a toujours eu des succès si infaillibles, que je n'ai plus aucun doute sur la certitude des résultats qu'elle m'a donnés." (Même *Discours*, p. 108.)

Si tout se faisait au hasard, en serait-il ainsi ? Evidemment cette connexion, cette corrélation des parties de l'animal constitue un ordre parfait, une parfaite adaptation de toutes ces parties pour une fin commune, pour la vie et le bien-être de l'animal entier ; elle est donc l'œuvre d'une science profonde, l'empreinte évidente d'une cause intelligente.

Les observations de Cuvier, l'éclatante confirmation donnée à ses calculs par les recherches postérieures, suffisent pour démontrer que cet ordre est réel, qu'il se trouve partout dans les vertébrés, qu'il existait même à ces époques reculées dont les couches fossilifères nous ont conservé les débris.

#### ART. IV. ADAPTATION DES ORGANES AU RÉGIME.

Cependant, à la suite des naturalistes modernes, voyons quelques exemples de l'harmonie des organes avec le régime, les mœurs, les industries des animaux ; ils nous feront mieux saisir et comprendre la vérité des lois découvertes par le génie de Cuvier.

Dans les carnassiers, les ongles et les dents offrent des caractères particuliers, suivant que l'animal se nourrit de chair vive ou de chair morte ; l'hyène ne cherche que des cadavres ; le lion, le tigre ne veulent que des proies vivantes : il sont armés en conséquence. L'hyène a des ongles épais, courts, tronqués ; elle ne peut s'en servir comme de griffes pour retenir et dépecer un animal qui résiste ; ses dents sont solides, mais peu tranchantes, peu capables de déchirer une proie vivante ; enfin, son allure traînante ne lui permet pas de la poursuivre, de la saisir. Au contraire, une mâchoire courte, munie d'articulation vigoureuses, d'énormes canines, des ongles crochus, acérés et retractiles, une agilité prodigieuse, permettent au tigre, au lion, de bondir à la poursuite de leur proie, de la déchirer, de satisfaire leurs instincts sanguinaires, même sur des animaux vigoureux.

Combien d'autres adaptations propres à chaque régime !

Considérez les rongeurs, (rats, castors, écureuils, etc.): point de canines; des molaires à large couronne plate traversée par des lignes saillantes qui rendent leur surface semblable à celle d'une meule; des incisives fortes et tranchantes opposées deux à deux, couvertes d'émail, mais en avant seulement, pour que le bord intérieur, s'usant toujours, les maintienne taillées en biseau, repoussant continuellement à mesure qu'elles s'usent; une mâchoire tellement articulée qu'elle ne peut que limer ou ronger; voilà des bêtes construites pour se nourrir de substances végétales, et c'est là précisément la nourriture qui leur plaît, qui leur convient.—Dans cette classe même, on rencontre une foule de variétés dans les dents, les muscles, les pieds, suivant la nature des aliments qui doivent leur servir, et les travaux qu'ils doivent exécuter; ainsi les castors ont les pieds munis d'ongles robustes, la queue élargie en palette pouvant leur servir de truelle ou de nageoire: des incisives qui leur permettent de couper des troncs d'arbres entiers.

La taupe construit sa demeure sous la terre; elle s'y creuse une résidence confortable ou elle amasse ses provisions, une chambre centrale d'où partent plusieurs tunnels, autant d'issues préparées pour la fuite.—Voyez sa structure: les yeux très petits, le corps cylindrique, des bras, des mains conformées pour servir à la fois de pelle et de pic, un crâne allongé, un os spécial en avant de la tête pour renforcer ce boutoir, cette tarière vivante; le cou très fort, la paume des mains large et tournée en dehors, des griffes fortes, aiguës, recourbées: tous les détails de cette organisation font de la taupe le mineur le mieux outillé.

La loutre, bien qu'elle soit un animal terrestre vêtu d'une riche fourrure, se nourrit de poisson; elle a des pieds palmés qui lui servent de rames ou de nageoires, et peut plonger dix fois plus longtemps que les autres mammifères.

Le fourmilier, animal velu, à museau très long, sans aucune dent, vit de fourmis; pour les prendre, il possède une langue gluante qui peut s'allonger, se lancer au dehors; il la plonge dans un nid de fourmis, et bientôt la retire couverte de ces insectes.

La caméléon, semblable à un lézard gros et court, a des allures très lentes; mais il peut darder sa langue à une distance qui dépasse la longueur de son corps, et cette langue, terminée par une pelote visqueuse, s'attache les mouches, les insectes, et lui procure la nourriture dont il a besoin. (Milne Edwards, *Zoologie*, p. 427.)

Le paresseux lui-même, dont on dit tant de mal, est fort bien

organisé pour son genre de vie. Il marche très lentement, il est vrai, aussi n'a-t-il pas besoin de courir ; il est armé d'ongles recourbés, puissants, vrais grappins de fer, pour s'accrocher aux arbres ; ses membres antérieurs sont assez longs pour saisir, embrasser les branches, attrapper les feuilles dont il fait sa nourriture, et cela lui suffit.

Parmi les oiseaux, on trouve la même adaptation de l'organisme au régime. On connaît le héron, si bien décrit par La Fontaine : le flamant est, de même, organisé pour la pêche ; son corps assez grêle est perché sur des jambes d'une hauteur extraordinaire ; ses pieds, aux doigts palmés, sont faits pour marcher sur la vase, au bord des ruisseaux ; son long bec *emmanché d'un long cou* forme une ligne munie d'un hameçon dont il se sert avec une dextérité parfaite.

Enfin, il est des animaux dont la vigueur, l'organisation, les aptitudes sont précieuses pour l'homme. Le chameau, par exemple, est pour les habitants de l'Afrique, comme le navire du désert : son pied ne peut tenir sur un sol humide et glissant, mais il est parfaitement conformé pour marcher sur le sable et sur le sol aride. Dans un amas de cellules qui garnissent les côtés de son corps, il garde l'eau comme dans un réservoir, et sur le dos il possède une ou deux masses énormes de graisse qui le font paraître bossu ; ces masses sont une provision de nourriture réservée pour les jours de privation. Grâce à ces particularités, il peut faire plusieurs centaines de lieues dans le désert, sans prendre de nourriture, chargé d'énormes fardeaux.

Ce qu'est le chameau pour les climats brûlants, le renne l'est pour les pays glacés ; d'une agilité, d'une force surprenante, il traîne à merveille le chariot du Lapon ; il sait trouver sous la neige les lichens, les mousses dont il se nourrit ; de sa peau, le Lapon se fait des vêtements, des couvertures, des tentes, et il se nourrit de sa chair.

L'éléphant peut, sans trop de fatigue, parcourir de 60 à 80 kilomètres par jour avec une charge de mille kilogrammes.—Avec sa tête énorme et son cou très court, il ne saurait atteindre les herbes dont il se nourrit ; mais sa trompe lui permet de saisir tout ce qu'il veut porter à sa bouche, de pomper la boisson qu'il lance ensuite dans sa gorge. "La trompe, dit Milne Edwards, est à la fois un organe préhenseur et palpeur très parfait. Elle est creusée dans toute sa longueur par deux canaux parallèles qui font suite aux narines ; ses parois sont constituées par une multitude de faisceaux

musculaires (Cuvier en estimait le nombre à trente mille) ; et une multitude de fibres nerveuses viennent s'y épanouir." (*Physiologie*, t. XI, p. 423.)

Crée à cette foule de muscles et de nerfs, la trompe de l'éléphant peut se mouvoir et se plier dans tous les sens.

Elle est assez puissante pour déraciner des arbres, assez délicate pour délier les nœuds d'une corde, pour ouvrir une serrure, ou même tracer des lignes avec une plume : c'est qu'elle possède à son extrémité une espèce de doigt mobile qui se prête à ces menues opérations.

(*A suivre.*)

# LA PETITE-NIECE D'O'CONNELL

---

(Suite.)

—Vous n'avez pas eu peur ?

—Oh ! non ; dit Ellen en souriant, je ne crains rien sur l'eau et les paysans écossais sont honnêtes et bons.”

Sir Glengarry sourit à cette flatterie délicate, puis il reprit en tournant à demi la tête :

“ Est-ce que vous avez l'intention... tous les dimanches... de recommencer ces folies ?... ”

—Sans doute, mon oncle.”

Sir Robert leva les épaules et siffla un air de chasse.

“ A votre aise ma nièce ! ”

Et Ellen se sentit rassurée.

## CHAPITRE V

Quelques mois s'écoulèrent. Sir Glengarry s'adoucisait peu à peu vis-à-vis de sa nièce ; il aimait à causer avec elle, à la plaisanter quelquefois, quand il revenait de la chasse, le soir. Elle lui lisait son journal, ce volumineux *Times* dont Sir Glengarry ne passait jamais une ligne. Elle commençait à se faire aux habitudes de son oncle, elle avait gagné les sympathies des domestiques et l'affection des pauvres du voisinage qu'elle allait visiter ; mais une chose lui manquait. Habitée de bonne heure au travail, la vie oisive qu'elle menait lui était à charge et elle cherchait une occupation.

Il lui vint à l'esprit un projet qu'elle étudia et résolut de mettre à exécution.

Un jour que son oncle rentrait fatigué d'une longue chasse à courre, elle le prit à part et lui dit :

“ Mon oncle j'ai un service à vous demander ce soir.”

Sir Glengarry, étonné, resta bouche bée.

“ Lequel ? ma nièce.

—Celui d'être votre secrétaire. Si vous le voulez bien, je tiendrai vos livres, je vous aiderai de mon mieux."

Sir Glengarry partit d'un bon rire, et pour la première fois embrassa sa nièce au front :

" Oh ! par exemple, s'écria-t-il, voilà une chose que jamais un tuteur n'oserait demander à sa pupille ! Ma secrétaire ! Mademoiselle ma secrétaire ! Je n'aurais plus à griffonner ces gros livres qui me tiennent des heures ! . . . Est-ce bien sérieusement, miss Ellen, que vous voulez vous charger de ce vilain travail ?

—Très sérieusement, mon oncle, et ce sera pour moi une grande joie, car je souffre de mon inaction.

—Eh bien, soit ! Voilà qui me va à merveille, et dès ce soir il y aura un bail à recopier, mademoiselle ma secrétaire ! Nous verrons votre écriture ! Je vous mettrai au courant de mes affaires ; mais prenez garde à vous, ma nièce, car je serai un juge sévère ! "

Elle sourit de la bonne humeur de son oncle, et le jour même elle entra en fonctions avec une simplicité et une méthode qui étonnèrent et charmèrent à la fois le vieil Écossais.

A partir de ce moment Ellen fut chargée de tous les détails domestiques de la maison. Sir Glengarry les lui confia avec empressement, et c'était avec un sourire plein de joie et presque de reconnaissance qu'il la voyait traverser d'un pas alerte les champs et les sentiers pour se rendre dans les fermes du voisinage.

Chaque soir la jeune fille s'asseyait dans le grand salon et travaillait tantôt seule, tantôt sous la dictée de sir Glengarry, qui se reposait dans un fauteuil, au coin du feu.

Mais souvent aussi Ellen s'accoudait à sa fenêtre et pensait à l'Irlande. La douleur que lui avait causée la mort de sa mère n'était pas oubliée. Tout en se calmant, elle n'avait pas cessé d'être profonde, et la jeune fille conservait au fond de son cœur un chagrin constant. Seule avec cet oncle qu'elle voyait bon, mais violent, et qu'elle savait égaré, il lui prenait des heures de découragement qu'elle avait peine à surmonter. Cependant elle s'en cachait devant sir Glengarry, elle était toujours aimable quand il était gai, et calme quand il s'emportait.

Les journées se succédaient ainsi dans une tranquillité parfaite ; c'est à peine si, de temps à autre, quelque incident faisait frémir l'âme d'Ellen, aussi sensible que la lyre d'Ossian.

Un soir, par exemple, la jeune fille lisait à son oncle les *Informations* du *Times*. Sir Glengarry sommeillait en face d'elle, souli-

gnant parfois les nouvelles du journal par un signe de tête ou par un murmure.

“ Lord Disraëli, lisait Ellen, a été mandé chez la Reine, on croit que le ministère sera constitué demain !

—Bon, murmura sir Glengarry.

—Deux navires américains sont parvenus ce matin à Glasgow. Le navire de guerre français *l'Espérance* . . . ”

La voix d'Ellen tomba tout à coup.

Sir Glengarry se redressa, étonné.

“ Qu'est-ce qui vous prend, ma nièce ?

—Rien, mon oncle,” répondit Ellen en faisant un effort. Et, chassant ses souvenirs, elle continua sur le même ton :

“ . . . *L'Espérance* qui stationnait à Glasgow est sorti ce matin du port en destination de Brest.”

Ce fut tout. L'incident ne laissa pas de traces, et pourtant ces deux lignes s'étaient gravées au cœur d'Ellen. Shakespeare n'a-t-il pas écrit une tragédie sur ce sujet : *A quoi songent les jeunes filles ?*

Plusieurs mois passèrent ; l'automne, puis l'hiver amenèrent la neige sur les montagnes ; sir Glengarry faisait des feux gigantesques dans la cheminée du salon : il y jetait des bûches de sapin qui brûlaient en pétillant ; il continuait à chasser ; quelquefois il rapportait un loup, souvent un renard. Ellen sortait peu et travaillait beaucoup : de plus en plus son oncle devenait bon pour elle, et la jeune fille sentait que ce n'était pas seulement à elle, mais à toute la famille catholique des Mac-Gaway que sir Glengarry se rattachait. Elle commençait à espérer que le vieux sang irlandais qui coulait dans ses veines se révélerait un jour et le ramènerait à l'Eglise catholique, et pour obtenir ce résultat elle employait avec tact et ménagement toute son influence.

Quelquefois, pour faire plaisir à son oncle et occuper ses longues veillées, elle chantait en s'accompagnant au piano. Et pendant que sir Glengarry, bien installé dans un grand fauteuil, les pieds au feu, l'écoutait en silence, pendant que le vent mugissait derrière les volets bien clos, elle appelait sur ses lèvres les vieilles ballades écossaises que son oncle aimait. Puis au bout d'un certain temps, la pensée d'Ellen s'envolait vers l'Irlande, elle s'animait au souvenir de la patrie, et chantait ses légendes nationales qu'elle savait d'enfance, ou de jolies poésies qui peignaient le caractère brumeux et voilé de l'Ile des Saints.

“Érin! les pleurs et le sourire dans tes yeux s'unissent comme l'arc-en-ciel qui se suspend dans les airs!

“Brillant à travers le ruisseau de la douleur, s'attristant à travers le rayon de la joie, tes soleils, avec une clarté douteuse, pleurent pendant qu'ils se lèvent!

“Érin! tes larmes silencieuses ne cesseront pas; Érin! ton pâle sourire ne s'augmentera jamais, jusqu'à ce que, comme la lumière de l'arc-en-ciel, tes douleurs variées s'uniront et formeront sous la voûte du ciel un arc de paix!”

Mais l'épreuve ne devait pas tarder à reparaitre. Aux premiers jours du printemps, par une fraîche journée de mars, sir Glengarry ouvrit précipitamment une lettre dont il avait reconnu l'écriture.

“Allons! bon! s'écria-t-il en frappant sur le marbre de la cheminée, quel contretemps!

—Qu'avez-vous, mon oncle? demanda la jeune fille.

—Mes nièces de Londres arrivent demain au château. Mille diables! je les voudrais en Amérique!”

Ellen, qui avait vaguement entendu parler de ces nièces anglaises protestantes, sentit un secret pressentiment lui serrer le cœur; mais elle restait silencieuse.

Sir Glengarry s'était laissé tomber dans un fauteuil et se parlait à lui-même.

“Elles sont vraiment un peu familières, murmurait-il, mes cousines de Londres! Arriver ainsi avec tous leurs enfants qui feront du bruit tout autour de moi, et ne prévenir que la veille! Et que diraient-elles si par hasard je n'avais pas d'appartement à leur donner?”

Ellen ne put s'empêcher de sourire, les nombreuses chambres du château étaient toujours fermées.

Sir Glengarry la regarda.

“Ah! vous riez, Ellen, vous n'avez pas de pitié pour moi, songez-y donc! La chose à laquelle je tiens le plus au monde, c'est au repos, à la paix; et je ne l'aurai plus! Je veux pouvoir chasser, vivre à ma guise, et je ne le pourrai plus! C'est le malheur qui entre chez moi demain avec ces cousines!...”

Sir Glengarry ne croyait pas si bien dire.

Il se fit un silence; puis tout à coup, venant à une autre pensée, il reprit en riant aux éclats:

“Ah! ah! ah! je veux voir la figure que feront mes cousines quand elles vous verront ici.

—Comment, mon oncle, est-ce que vous n'avez pas prévenu votre famille que j'étais devenue votre pupille ?

—Non, certes, ma famille n'a rien à voir à ce que je fais, et si je l'avais consultée à cet endroit . . .”

Sir Glengarry continua de rire ; mais Ellen soupira et monta promptement dans sa chambre.

Le lendemain, sir Robert, obligé d'abandonner la chasse, fut toute la journée de très mauvaise humeur. Vers quatre heures, on entendit au bas de la colline un roulement de voitures ; l'Écossais se leva de son fauteuil, se plaça dans l'encadrement d'une fenêtre qui donnait sur l'avenue du château, et là, tenant à deux mains sa canne appuyée sous le menton, fronçant les sourcils d'un air ennuyé, il contempla curieusement l'arrivée de ses cousines.

Elle fut bruyante, l'entrée au château de mistress Plumett et de sa sœur, l'une veuve avec huit enfants, l'autre célibataire ayant perdu tout espoir de décoiffer Sainte Catherine, et toutes les deux marchandes de caoutchouc dans un magasin d'Oxford-Street, à Londres.

Mistress Barbara Plumett était descendue de voiture avec tous ses enfants pour laisser les chevaux monter plus facilement la côte de Glengarry-Castle ; et, comme on pouvait craindre les giboulées, elle avait recouvert toute sa bande de caoutchoucs de toutes formes.

Les petits en avaient de la tête aux pieds, ils en étaient coiffés, chaussés et vêtus, depuis l'aîné qui s'appelait Richard et avait quatorze ans, jusqu'à la petite dernière qui ne comptait encore que trois printemps. Tous les bagages étaient également enveloppés de solides toiles cirées qui laissaient leur odeur à plus de cent pas derrière l'omnibus. La digne Mme Plumett avait beaucoup à faire pour tenir en respect sa nombreuse progéniture ; elle allongeait de temps à autre de maîtresses giffes aux plus indisciplinés ; ses quatre papillotes, d'un jaune filasse, volaient au vent, deux de chaque côté de la tête, et elles montrait ses longues dents en courant comme le chien de berger pour rassembler son jeune troupeau. Quant à miss Mathilda, restée à l'intérieur de la voiture, elle jetait des paquets aux domestiques effarés, lançant à droite et à gauche tout ce qui lui tombait sous la main, et remuant sa longue taille droite, comme une anguille qu'on aurait dressée sur la queue.

Les deux femmes avaient un tel air d'importance et de hauteur, que sir Glengarry, debout devant sa fenêtre, fronçait le sourcil de

plus en plus. Ayant depuis longtemps deviné leurs espérances à son endroit, il avait peine à maîtriser son humeur ;

“ Elles font déjà comme chez elles,” murmura-t-il.

Puis, apercevant la nombreuse bande de ses petits-neveux et nièces, à peine contenus par les menaces de leur mère et la crainte d'être grondés, sir Glengarry eut un mouvement de véritable terreur en pensant au bruit que tous ces enfants allaient faire au château.

Remarquant aussi leur singulier costume :

“ Grand Dieu ! s'écria-t-il, que de caoutchouc ! Ils vont en couvrir la maison ! ”

Ellen, cachée derrière son oncle, étudiait curieusement cette arrivée tapageuse.

Bientôt un domestique ouvrit la porte, et les cousines et les enfants, par rang d'âge, firent une irruption bruyante.

Aussitôt leur affection se manifesta ou leurs espérances se révélèrent par d'éclatantes exclamations.

“ Bonjour, mon bon oncle ! Quelle joie de vous revoir !

— Et comment allez-vous, mon cher oncle ?

— Comment avez-vous passé l'hiver ?

— Et vos rhumatismes ?

— Et vos douleurs ? ”

Richard s'avança :

“ Et la blessure que vous avez reçue à la chasse au loup ? ”

Le cadet, Arthur, se glissa près de sa mère :

“ Et les cicatrices ? . . .

— Ah ! mais je ne suis pas si perclus que vous semblez le croire, mes nièces et mes neveux, s'écria sir Glengarry impatienté de toutes ces questions. Dieu merci, je me porte assez bien ! ”

Il baisa avec rudesse la main des deux dames et donna sur la tête de chaque enfant une petite tape qu'il croyait légère et qui les faisait courber comme des épis de seigle, pendant que mistress Barbara, changeant aussitôt d'avis sur la santé de son oncle, s'écriait :

“ Quelle belle mine vous avez, mon cher oncle !

— Comme vous semblez bien portant !

— Et quel air de force !

— Quel teint de santé !

— Mon bon oncle !

— Mon cher oncle !

— Eh ! oui, comme vous le dites, j'ai encore bon pied, bon œil. ”

Mistress Plumett fit un signe à ses enfants :

“ Venez, chers petits, que je vous présente à votre bon oncle.”

La troupe s'avança en tremblant, il y en avait de toutes les nuances, depuis le rouge vif jusqu'aux blond pâle, inclusivement.

“ Toi d'abord, Sarah.”

Une fillette d'un beau roux présenta son front à sir Glengarry.

“ Et toi, Athalie ? Cette petite Atha parle toujours de vous, mon bon oncle.

—J'en suis vraiment heureux, ma nièce.

—Voici Richard, Arthur, Betsy, Caroline, Robert ; approche ici, Robert,” mistress Barbara appuya sur ce dernier nom qui était celui de sir Glengarry. L'homonyme de l'oncle à héritage était un affreux gamin de cinq ans, aux yeux verts, au teint semé de taches de rousseur. Sir Glengarry fit la moue en souriant d'un sourire équivoque.

“ Enfin voilà Poppy, mon dernier garçon.”

L'oncle respira :

“ Vous avez une nombreuse famille, ma nièce. Est-ce que tous vos enfants sont sages ? Etes-vous sages, jeunes mioches ?”

Sir Glengarry roula des yeux terribles sur le groupe effrayé.

“ Oui, oui, mon oncle, crièrent toutes les voix.

—C'est bien, c'est bien. Asseyez-vous maintenant et taisez-vous.”

Du geste il leur montra un coin du salon et un énorme canapé où ils s'entassèrent tous comme autant de loriots dans leur nid.

Tout à coup, mistress Barbara poussa un petit cri de paon et recula, stupéfaite : elle venait d'apercevoir Ellen, qui souriait à cette scène, accoudée à un fauteuil. Sir Glengarry, se retournant et suivant le regard de sa cousine, partit d'un immense éclat de rire.

“ Ah ! ah ! ah ! c'est vrai, j'avais oublié de vous présenter ma nièce. Approchez, Ellen.”

La jeune fille s'avança, gracieuse et élégante, en face des deux cousines.

“ Ma pupille, dit l'oncle avec la dignité anglaise, miss Ellen Mac-Gaway.”

Les deux dames saluèrent à peine, se redressèrent devant Ellen avec un air pincé qui ne leur prêtait aucune distinction, et échangèrent à la dérobée un regard qui n'échappa ni à sir Glengarry ni à la jeune fille.

Les enfants commençaient à faire du bruit sur leur siège. Sir Robert tourna la tête de leur côté :

“ Ces gamins sont insupportables, dit-il, je vais leur ouvrir moi-même la porte du jardin ; venez avec moi, miss Ellen.”

Et comme il disparaissait suivi de sa nièce et des huit enfants, les deux sœurs se redressèrent à la fois et laissèrent échapper leurs communes impressions.

“ Quelle est cette étrangère, Tilda ?

— Je l'ignore, ma chère sœur.

— Quelque intrigante, sans doute ?

— Apparemment, Barbara. Comment sir Robert ? . . .

— On le trompe, Tilda, on le trompe, on l'abuse !

— C'est un piège, Barbara, une machination infernale dressée contre nous et contre les intérêts sacrés de nos enfants !”

Au même instant on entendit le pas de sir Glengarry dans le corridor :

“ Le voici, Tilda. Plus un mot, veillons !

— Oui, veillons, Barbara !”

Sir Glengarry ouvrit la porte :

“ Quelle charmante pupille vous avez, mon oncle ! s'écria mistress Barbara en montrant ses longues dents pointues.

— Comme elle a l'air aimable ! ajouta miss Mathilda.

— Eh ! . . . eh ! . . . elle n'est pas mal ! gromemela sir Robert.

Les deux dames, devant cette indifférence, échangèrent un regard satisfait.

“ Elle est irlandaise, sans doute, reprit mistress Barbara, et de la famille des Mac-Gaway ?

— Oui, ma nièce.

— Irlandaise . . . catholique, peut-être ? dit miss Mathilda avec un air de profond mépris.

— Oui . . . catholique . . . papiste, répondit sir Glengarry en scandant ses expression très papiste, même.”

Il y eut un nouveau regard entre les deux femmes.

“ Aoh ! fit mistress Plumett.

— Aoh !” reprit miss Mathilda, comme un écho.

(A suivre.)

# GARCIA MORENO

---

(Suite.)

Celui-ci avait le choix entre balayer cette assemblée radicale ou succomber sous ses coups. Au lieu d'agir avec force et décision, il se montra irrésolue et inconséquent. Le résultat fut que le ministère dut donner sa démission et que le Congrès, par un vote solennel de censure, décerna au président un véritable brevet d'incapacité.

On s'attendait de jour au jour à un coup d'Etat du Congrès, sans que personne se sentit de force à l'empêcher, lorsqu'on apprit l'arrivée soudaine et tout à fait inopinée de Garcia Moreno. Déconcertés à cette nouvelle, les radicaux du Congrès commencent à se troubler ; les conservateurs courent à Garcia Moreno comme au sauveur que Dieu leur envoie ; peuple et députés le supplient de prendre en mains les rênes du gouvernement et de préserver le pays d'un nouveau cataclysme. Il résolut du moins de barrer le chemin à la Révolution.

Dans un conseil composé de ses amis politiques, Garcia Moreno fit prévaloir l'idée qu'un changement de gouvernement, accompli avec promptitude et résolution, rétablirait l'ordre et la paix. Le président Carrion quitterait le pouvoir et serait remplacé au fauteuil par le vice-président Arteta, qui procéderait immédiatement à l'élection du nouveau chef de l'Etat. On porterait comme candidat don Xavier Epinoza, avocat estimé de tous pour son amour de la justice, et de plus excellent catholique.

Tout cela fut exécuté à la lettre, et un mois après, la crise était terminée et le nouveau gouvernement installé pour dix-huit mois, c'est-à-dire jusqu'à l'achèvement de la période constitutionnelle.

## § 16. Catastrophe d'Ibarra (1868.)

Don Xavier Epinoza, le meilleur des hommes, aurait pu faire le meilleur des présidents, s'il ne se fut laissé prendre au piège du libé-

ralisme. A cheval sur les fictions légales et parlementaires ; si peu soupçonneux en matière d'intrigue qu'il se refusait à croire tout méfait non matériellement démontré, le nouveau président avait vraiment les qualités requises pour servir de jouet aux retors de la Révolution.

Sous prétexte d'union et de conciliation, il donna le ministère de l'intérieur et des affaires étrangères à son parent Camillo Ponce, catholique sans épithète, et lui associa deux collègues choisis dans le camp opposé. Dès lors, le travail de destruction recommença de plus belle.

L'Equateur allait assister à une seconde représentation de la pièce jouée sous le président Carrion. Incapable de supporter plus longtemps ce spectacle écœurant, Garcia Moreno prit le parti de se retirer à la campagne. Il loua dans la région du nord, non loin d'Ibarra, l'*acienda* de Guachala, avec l'intention de l'exploiter lui-même. C'était un moyen de refaire sa santé fort ébranlée par les agitations de la vie politique et les grandes épreuves domestiques qu'il avait subies durant ces dernières années. Sa digne et vertueuse épouse, Rosa Ascasubi, était descendue au tombeau. Il avait épousé en secondes noces la senora Mariana de Aleazar, dont la jeunesse, l'amour et le courage ne craignaient point d'affronter les tempêtes. Depuis lors, les angoisses n'avaient guère cessé. Il conduisit donc la douce Marianita au milieu des bois, des prairies et des troupeaux de Guachala, décidé à y planter sa tente pour s'y procurer avec le calme et les joies du foyer, un moyen honorable d'augmenter ses ressources. Mais Dieu ne voulait pas que cet homme extraordinaire eût ici-bas un moment de repos. Il ne l'avait appelé dans cette oasis que pour lui faire exercer, une fois de plus, son rôle de sauveur. Dans la nuit du 15 au 16 août 1868, une épouvantable secousse de tremblement de terre ensevelit plus de 5,000 hommes sous les ruines.

Le gouvernement, vivement ému, ne trouva rien de mieux que de s'adresser à Garcia Moreno pour voler au secours de la malheureuse ville ; on le nomma chef militaire et civil de la province d'Ibarra. Il y eut un tressaillement d'espérance dans tout l'Equateur quand cette nomination parut au journal officiel. Seuls les révolutionnaires accablèrent le gouvernement d'invectives.

Des son arrivée sur les ruines d'Ibarra, Garcia Moreno organisa tous les services et les sauveteurs se mirent à l'œuvre sans délai. La population survivante se mourait d'inanition ; il organisa des

convois de vivres et veilla par lui-même à ce que la distribution se fit de la manière la plus équitable.

En peu de temps l'ordre régna partout ; la population rassurée vivait sous la tente ; les familles se rapprochaient, réunissant leurs faibles ressources. Le génie organisateur de Garcia Moreno présidait à la résurrection de ce peuple, heureux de l'appeler son protecteur et son père.

### § 17. *Chute du Président Epinoza (1869.)*

Le président et ses ministres félicitèrent chaudement Garcia Moreno du grand dévouement dont il avait fait preuve dans sa mission d'Ibarra. Celui-ci profita de leurs dispositions pour leur représenter, une fois encore, que le flot du radicalisme les emporterait bientôt, s'ils ne prenaient les mesures d'ordre réclamées par la situation. Tout fut inutile, et Garcia Moreno découragé se retira de nouveau dans sa solitude de Guachala, laissant à Dieu le soin de l'avenir.

Pendant, comme l'année 1868 touchait à sa fin, et que les pouvoirs d'Epinoza expiraient en août 1869, les conservateurs s'occupaient activement de lui trouver un successeur. Garcia Moreno proposa le général Darquea ; mais le peuple déclara unanimement que, pour sortir du labyrinthe, il fallait plus qu'un brave et honnête général, il fallait Garcia Moreno. Celui-ci néanmoins résista longtemps. Enfin, se laissant vaincre, il fit paraître, le 13 décembre un manifeste qui était tout un programme de civilisation catholique et qui renfermait ces mots devenus célèbre : *Liberté pour tous et pour tout, excepté pour le mal et les malfaiteurs.*

A la lecture de ce manifeste, un soupir de soulagement s'échappa de tous les cœurs amis de l'ordre et de la religion. Au contraire, la ligue libéro-radical poussa des cris de rage et de fureur. Désespérant de vaincre au scrutin, les radicaux résolurent de conquérir le fauteuil présidentiel par une nouvelle conspiration. Des bruits d'une révolution prochaine circulaient dans la capitale et les provinces. Quant au formaliste Epinoza, il laissait prêcher tranquillement la révolte et l'assassinat, attendu que l'Equateur jouissait de la liberté de la presse et du droit d'association.

Pendant ce temps, Garcia Moreno s'occupait tranquillement à Guachala de ses champs et de ses troupeaux. Il avait accepté la candidature sur les instances de ses amis, mais il leur laissait le soin de la propager et de la défendre.

Dans les premiers jours de 1869, en voyant poindre un coup d'Etat révolutionnaire, certains d'entre eux se rendirent à Guachala pour s'entretenir avec lui des périls de la situation. "Lui seul, disaient-ils, pouvaient sauver le pays, s'il en était temps encore." Quelques heures après, ils l'entraînaient avec eux vers Quito.

Les bruits les plus alarmants couraient les rues, et le gouvernement non seulement refusait de prendre aucune mesure d'ordre, mais favorisait si ouvertement les conspirateurs qu'on l'eût pris pour leur confrère. Epinoza, devenu le jouet des libéraux, avait les yeux couverts d'un triple bandeau.

Les radicaux avaient, cependant, remarqué non sans inquiétude les mouvements des hommes d'ordre ; ils résolurent d'avancer de quelques jours l'exécution de leur complot et de renverser Epinoza le lundi, 18 janvier. Garcia Moreno, qui les faisait surveiller de très près par ses émissaires, pénétra leur secret, convoqua ses amis, le 16 au soir, et leur fit connaître ses intentions :

"Il est dix heures, dit-il ; vers minuit, je me rendrai à la caserne pour gagner l'armée à notre cause. Vous me suivrez en petits groupes. Si je suis tué vous vous retirerez ; si je réussis, comme je l'espère, vous entrerez à la caserne, et je vous donnerai à chacun une escouade de soldats pour consigner chez lui le président et ses ministres, et arrêter les radicaux au milieu de leur conciliabule."

Tout ce plan fut exécuté à la lettre et avec un succès fabuleux, et en quelques heures toute la ville retentit du cri de : "Viva Garcia Moreno." L'ordre était garanti sans qu'il y eût eu une goutte de sang versée. Trois jours plus tard Garcia Moreno domptait de la même manière la conspiration de Guayaquil.

Puis, de retour à Quito, il recevait les adhésions chaleureuses de Riobamba, de Aurenca, de Loja et de toutes les provinces. La *Société patriotique* lui offrit ses congratulations "pour avoir préservé la nation d'une guerre civile." La *Société conservatrice* fit célébrer une messe solennelle d'actions de grâces, "pour remercier Dieu du splendide triomphe de l'ordre sur l'anarchie, et de la rentrée au pouvoir du noble chef dont le cœur n'a jamais battu que pour le bien de la patrie."

---

## CHAPITRE TROISIÈME

## L'ÉTAT CHRÉTIEN.

(1869-1875).

§ 1. *Le président malgré lui* (1819).

En reprenant les rênes du gouvernement, Garcia Moreno était bien décidé à réaliser l'œuvre de civilisation catholique dont il n'avait pu que poser les bases durant sa première présidence : il voulait donner au pays une constitution vraiment chrétienne. Or, cette constitution, il ne pouvait l'asseoir sur une base solide, sans saper les institutions anarchiques créées par la Révolution. Le 12 février, il supprima d'un trait de plume l'Université de Quito dont il avait pu apprécier de longue date les doctrines erronées. Un autre décret fermait le collège sectional de Cuença, autre foyer d'immoralité fondé à grands frais deux ans auparavant, sans autre raison que de détruire un établissement catholique très prospère.

Les libéraux avaient, à force d'instances, obtenu du Saint-Père la suppression du for ecclésiastique. Garcia Moreno, qui voulait l'Eglise libre parce que l'Eglise libre c'est l'Eglise pure, abolit immédiatement la prétendue réforme et soumit son décret à l'approbation du saint-siège.

Après ces premiers travaux de déblaiement, et d'autres mesures non moins urgentes dans l'ordre administratif et financier, Garcia Moreno publia le décret convoquant les électeurs pour une Convention destinée principalement à voter une nouvelle constitution qui serait soumise ensuite à la ratification du peuple.

Cette perspective d'une Convention catholique qui, sous l'influence et la direction de Garcia Moreno, allait constituer un état chrétien, jeta les radicaux dans une espèce de désespoir furieux. Ils résolurent de tenter un nouveau coup de main.

A Guayaquil, le général José Ventimilla réussit à embaucher quelques officiers, et, avec leur aide, s'empara de la personne du commandant général Darquea ; puis les conjurés se dirigèrent vers la caserne en criant : "Viva Urbina !" Mais grâce à l'énergie de quelques chefs intrépides, la résistance était organisée. Un combat désespéré s'engagea ; les révolutionnaires furent mis en pleine déroute et Ventimilla fut du nombre des morts.

La Convention s'ouvrit le 16 mai ; les députés étaient la plupart bons catholiques. Garcia Moreno leur ouvrit son cœur, comme à des hommes capables de comprendre ses grandes vues. En deux mots, il voulait une constitution franchement chrétienne et un pouvoir exécutif assez fort pour défendre l'ordre public contre les entrepreneurs de révolution.

Rentré chez lui il envoya immédiatement sa démission officielle, car il n'avait accepté la charge de président intérimaire qu'à la condition formelle de déposer le pouvoir entre les mains de la Convention.

Les députés cédèrent à regret, et appelèrent temporairement au fauteuil son beau-frère Manuel Acasubi, lequel associa immédiatement Garcia Moreno à son gouvernement en lui donnant le portefeuille des finances. L'Assemblée, en outre, le nomma, unanimement et avec enthousiasme, général en chef de l'armée.

La Convention mit alors à son ordre du jour le projet de constitution élaboré par Garcia Moreno, et l'adopta tout entier, presque sans modification. Puis le 24 juillet, les députés se réunirent dans l'église de la Compagnie de Jésus, où, après une messe solennelle, ils procédèrent à l'élection définitive du président de la République. Garcia Moreno fut élu à l'unanimité, moins une voix ; mais il fallut que la Convention lui commandât, en vertu de son pouvoir suprême, d'accepter cette dignité, pour qu'il cédat : "à la volonté de Dieu exprimée par la volonté de la nation."

## § 2. *La Constitution* (1869.)

Garcia Moreno considérait la constitution comme l'âme d'une nation ; aussi pensait-il avec raison que Dieu, auteur des sociétés humaines comme il est auteur de l'homme, a dû les pourvoir d'organes constitutifs essentiels, dont les politiques doivent tenir compte dans leurs essais de réforme. Il n'entraît donc nullement dans son esprit de faire une constitution nouvelle, mais de rendre à l'Equateur sa constitution normale et divine, c'est-à-dire la constitution catholique, en l'adaptant à la forme républicaine, dont le peuple de l'Equateur se montrait fervent admirateur.

Vrai politique chrétien, Garcia Moreno croyait que Dieu a envoyé son Fils sur cette terre pour gouverner les nations aussi bien que les âmes ; que, par conséquent, la vraie constitution des peuples a pour auteur Jésus-Christ et pour formule le code évangélique. Au sommet du corps social, l'Eglise, épouse du Christ, dépositaire de sa

puissance et de ses trésors, à savoir la vérité, la justice, l'ordre et la paix ; au-dessous, l'Etat, armé du glaive, chargé premièrement d'assurer à l'Eglise sa liberté d'action, c'est-à-dire la libre communication de ses biens au peuple, et secondairement de pourvoir au bien-être matériel de la nation, afin que les enfants de l'Eglise jouissent du surcroît promis à ceux qui cherchent avant tout le règne de Dieu et sa justice.

Or, cette entreprise si naturelle et si simple de doter un peuple chrétien d'une constitution chrétienne, peut, à bon droit, passer pour l'œuvre la plus audacieuse de Garcia Moreno. La Révolution a tellement crétinisé les esprits depuis un siècle, qu'ils ont oublié jusqu'à la notion première de l'organisme social. Ils éliminent de cet organisme le rouage principal, l'Eglise ; ils déplacent ensuite l'organe de la souveraineté civile, en faisant du peuple un souverain absolu, et naturellement les sociétés n'ayant ni Dieu ni maître, deviennent la proie des révolutionnaires qui s'en partagent les lambeaux.

En tête de sa constitution, Garcia Moreno grava ces mots majestueux de nos anciennes chartes : " Au nom de Dieu, un et vrai, auteur et conservateur de l'univers, la Convention nationale a décrété la présente constitution :

Le premier article de la constitution déclare : " La religion catholique apostolique, romaine, religion de l'Etat à l'exclusion de toute autre, et la maintient en possession inaliénable des droits et prérogatives dont les lois de Dieu et les prescriptions canoniques l'ont investie, avec obligation pour les pouvoirs publics de la protéger et de la faire respecter."

C'est l'union intime de l'Eglise et de l'Etat telle que la formule le *Syllabus* de Pie IX par la condamnation formelle des propositions contraires. Mais cette union vitale, il fallait en assurer la perpétuité et, pour cela, écarter du pouvoir les hommes de discorde. A cet effet dans l'article de la constitution relatif au droit des citoyens, Garcia Morano introduisit cette clause : " qu'on ne peut être électeur ou éligible ou fonctionnaire à un degré quelconque sans professer la religion catholique." Une autre clause déclarait : " déchu de ses droits de citoyen tout individu appartenant à une société prohibée par l'Eglise."

Rien de plus logique, la constitution enlève les droits de citoyen à l'ivrogne, au vagabond, au repris de justice : aucun de ces dégradés n'est aussi nuisible à la société que le sectaire occupé du matin au soir à en saper les fondements.

L'Etat catholique constitué, il s'agissait de restaurer le pouvoir civil, amoindri ou annulé par les théoriciens du libéralisme. D'après eux, le pouvoir est un ennemi qu'il faut mettre dans l'impuissance de nuire ; sous ce beau régime, l'anarchie alterne fatalement avec la dictature ; il faut à tout prix donner au pouvoir exécutif les moyens de défendre la société contre les perturbateurs.

Il y a d'abord les perturbateurs d'en haut, autrement dit représentants du peuple ou législateurs. Garcia Moreno opposa des digues au pouvoir des Chambres. Jusque-là, si le président refusait de sanctionner une loi votée par les Chambres, les représentants passaient à une seconde délibération ; et s'ils maintenaient la loi malgré les objections du président, celui-ci n'avait qu'à *se soumettre* ou à *se démettre*. La constitution modifia ces dispositions en ce sens que le veto du président renvoyait la loi au futur congrès.

Restait à se précautionner contre les perturbateurs d'en bas, anarchistes de profession, entrepreneurs de *pronunciamentos*. Afin d'entourer le gouvernement de coopérateurs fidèles, on l'investit du droit de nommer ou de révoquer tous les dignitaires de l'ordre civil et militaire. L'armée releva aussi du pouvoir exécutif, qui reçut plein pouvoir de l'organiser et de la distribuer sur tout le territoire, selon qu'il le jugerait convenable. Quant aux magistrats de l'ordre judiciaire, le gouvernement intervenait dans leur nomination conjointement avec le Congrès. Certaines dispositions ajoutées au code pénal, en armant le gouvernement d'une force nouvelle, donnèrent aussi à réfléchir aux malfaiteurs. Ces peines épouvantèrent d'autant plus les révolutionnaires, que la constitution conféra au gouvernement le droit, en cas d'insurrection, de mettre le pays en état de siège.

Aux libéraux qui trouvaient ces pouvoirs exorbitants, Garcia Moreno répondait : " Il faut armer le gouvernement pour défendre les honnêtes gens. Ce serait un crime de lier les mains au pouvoir, par respect pour des voleurs et des assassins de profession."

Il s'agissait aussi de rémédier à l'instabilité du gouvernement, ce vice caractéristique du régime républicain. A l'Equateur, le président siégeait quatre ans, sans pouvoir briguer la réélection. Les députés et les sénateurs naissaient et mouraient tous les deux ans, c'est-à-dire à chaque législature.

" Le président, dit la nouvelle constitution, élu pour six ans, rééligible pour une seconde période, ne pourra être investi d'un troisième mandat qu'après un intervalle de six autres années. Les

députés seront également élus pour six ans et les sénateurs pour neuf ans. . .”

Cette chartre nouvelle, son œuvre et celle des députés, Garcia Moreno en fit l'œuvre et la gloire du peuple entier par la ratification qu'il sollicita des collèges électoraux. Ce plébiscite dépassa son attente. Quatorze mille électeurs contre cinq cents acclamèrent la constitution catholique, et montrèrent qu'au milieu de l'apostasie générale des nations, il se trouve encore sur la terre un peuple chrétien.

*(A suivre.)*